

LE NON-CONFORMISME A LA « BELLE ÉPOQUE »

par **MARC DANIEL**

Le présent texte a été en partie rédigé à partir des matériaux recueillis pour une conférence prononcée au Club littéraire et scientifique des Pays latins, le 6 novembre 1957. Il était terminé bien avant que ne parût L'Exilé de Capri, où Roger Peyrefitte a multiplié, avec l'art qui n'appartient qu'à lui, les aperçus sur la société « arcadienne » précisément de cette « Belle Époque ». Il m'a cependant semblé que L'Exilé de Capri ne rendait pas inutile cette étude : d'abord parce que Jacques d'Adelswärd-Fersen et son entourage n'occupent dans les pages qui vont suivre qu'une place assez mesurée, ensuite et surtout parce que j'ai eu l'ambition de tracer, à grands traits, une esquisse générale de tous les aspects de la vie homosexuelle aux environs de l'an 1900 en France ; par là, mon propos s'écarte nettement de celui de Roger Peyrefitte, qui traitait en détail d'un cas particulier, alors que j'ai tenté au contraire de parcourir, sans m'arrêter longuement nulle part, tout le chemin qui sépare, dans le Paris de l'affaire de l'avenue de Friedland et de l'affaire de la rue de la Pépinière, le boulevard Bourdon des Champs-Élysées et le Palais de Justice de la Maison Rose de Montesquiou.

I. — BYZANTINISME ET « ÉCRITURE ARTISTE »

Depuis une vingtaine d'années, l'époque 1900 est à la mode. Elle l'est même à tel point qu'on l'appelle, tout rondement et de confiance, la « Belle Époque », parce que ses sièges étaient capitonnés, ses femmes dodues, son style confortable et ses mœurs apparemment insouciantes.

Peut-être la raison de cette popularité réside-t-elle dans le fait que cet « avant l'autre guerre » fut la jeunesse de nos vieillards d'aujourd'hui, qui règnent sur la presse, le théâtre, le cinéma, la littérature, la radio, tout ce qui crée le goût du public ? Peut-être aussi est-ce parce que ces lignes ondoyantes, cette atmosphère feutrée et capiteuse, ce confort encore si peu mécanisé, exercent sur nos imaginations un attrait un peu comparable à celui des pays exotiques qui, justement, furent alors si fort appréciés ?

Pour nous, l'optique sur la « Belle Époque » varie, certes, selon l'âge. Ceux qui ont moins de quarante ans la considèrent avec curiosité, un peu d'attendrissement peut-être, mais comme le Second Empire, la Restauration, l'Ancien Régime, c'est-à-dire comme un temps un peu féérique, dont on a lu des anecdotes, avec lequel on ne sent rien de commun, et qui semble si loin, si loin, que ses personnages paraissent avoir vécu sur une autre planète.

Ceux, au contraire, qui ont entre quarante et soixante ans en ont entendu parler par leurs parents, en ont connu encore les protagonistes, en ont respiré, dans leur jeunesse, les derniers parfums, en ont entendu les ultimes mélodies. Pour eux, la « Belle Époque », c'est ce, que sont, pour ceux de ma génération, les années 1920, celles où nos mères portaient des costumes si bizarres et où elles nous promenaient, bébés, dans de grands landaus que nous rions de voir sur les photographies.

Et puis, il y a ceux qui ont dépassé la soixantaine, et qui l'ont vécue, en leur jeunesse, cette « Belle Époque ».

Et ceci met brusquement l'historien des mœurs en face de ses responsabilités ; car, tout compte fait, un demi-siècle, c'est peu *sub specie aeternitatis* ; 1900 n'est pas 1650, et l'on n'aborde pas la vie intime des contemporains de M. Fallières comme celle des courtisans de Louis XIV (1).

Pour le Grand Siècle, on peut espérer être raisonnablement complet, c'est-à-dire faire un tour assez précis de toutes les sources de renseignements sur la question ; l'écueil est même que ces sources sont trop peu nombreuses, et que le tableau de la vie homosexuelle sous le règne du Roi Soleil qu'elles nous offrent est incomplet en beaucoup de ses aspects, faute de témoignages authentiques. Pour 1900, au contraire, la documentation est innombrable. Journaux, revues satiriques, mémoires, œuvres littéraires, scandales judiciaires, théâtre, poésie, et même les souvenirs directs de certains de nos contemporains, tout cela permettrait, à celui qui pourrait tout dépouiller, de dresser non pas seulement une étude d'ensemble mais une multitude d'études de détail, si foisonnante que nous ne pouvons ici que tenter d'en définir les grandes lignes.



Le cinéma, les illustrés et les vitrines d'antiquaires ont, depuis la fin de la dernière guerre, familiarisé les moins curieux de nos contemporains avec le cadre de la vie de la « Belle Epoque », avec ce « Modern Style » aux courbes ondoyantes, dont les entrées de métro offrent, à chaque carrefour de Paris, des exemples si caractéristiques, avec leurs tiges de métal en forme de poireaux mâtinés de lianes exotiques, et leurs oblongues tulipes vaguement obscènes. Les robes de Liane de Pougy et de la comtesse Greffulhe, les jaquettes et les faux-cols de Boni de Castellane et de Robert de Montesquiou, les salons encombrés de palmiers, de peaux de panthères, d'abat-jour à franges de perles, de meubles laqués, de poufs, ombrés de trois épaisseurs de rideaux opaques, tapissés de tentures dans les tons glauques ou feuille morte, les équipages et les premières voitures automobiles, l'Exposition de 1900, avec ses stucs ébouriffants, ses minarets, ses faux Turcs, ses faux Japonais, ses faux Russes et ses vrais pickpockets, les vastes chapeaux en forme de potagers et les ombrelles de dentelle noire, les corsets à taille de guêpe et les bals du Moulin Rouge, Sarah Bernhardt et les grands ducs, tout cela fait tellement partie du folklore aujourd'hui (que dis-je du folklore : de la mythologie !) que ce n'est guère la peine d'y insister.

Gardons-en cependant l'image en mémoire, car beaucoup des aspects de l'homosexualité vers 1900 sont, eux aussi, très « fin de siècle », et s'enrobert de velours, se parfument de Chypre et d'héliotrope, se parent de bijoux « byzantins » et fuient éperdument le grand air.

Car c'est là, à mon sens, que réside essentiellement la différence des mœurs de cette époque et de la nôtre. Nous aimons, nous idolâtrons, même à l'excès parfois, la « nature », la lumière, le soleil, la mer, la montagne, l'oxygène vivifiant et tonique. Notre littérature, notre art, s'accordent avec les goûts des ouvriers, des employés, aussi bien qu'avec ceux des intellectuels et des snobs pour glorifier, les vacances, le sport, les courses éperdues, les épidermes bronzés, la saine odeur des corps en sueur et l'ivresse des bains de minuit.

Nos ancêtres de 1900, eux, ne concevaient la « bicyclette » qu'en pantalons longs, la natation qu'en maillots plus habillés que nos costumes d'été, et les bains de soleil qu'abrités derrière deux épaisseurs d'ombrelles. La « Belle Epoque » est dédiée au culte de la Femme, mais de la Femme mystérieuse, au teint pâle, qui redoute la

lumière et le plein air, de la Femme engoncée de corsets et macérée dans la pénombre, telle une idole asiatique. Et cette optique conditionne aussi bien la vie quotidienne, les costumes roides, les voilettes et les rideaux, que la littérature, où l'on doit chercher longuement avant de percevoir un souffle d'air pur.

Cette époque, que nous voyons, avec le recul, si heureuse, fut, en réalité, atrocement pessimiste. Avec le confort, la paix, la prospérité économique, les débuts de l'électricité, du téléphone, de l'automobile, de l'aviation même, avec tout ce qu'il fallait pour vivre sans problème, les maîtres à penser de cette génération eurent l'impression de vivre, non pas l'aube d'un monde meilleur, mais le déclin d'une civilisation ; « fin de siècle » est l'expression qui revient sans cesse sous la plume des littérateurs d'alors ; et l'on se complaisait dans l'étude des décadences, celle de la Rome antique, celle de Byzance ; et l'on recherchait la sensation rare, le bizarre, l'anormal, l'unique ; et l'on se singularisait, et l'on raffina, et l'on quintessenciait, dans une atmosphère lourde, close, étouffante.

Dans le domaine des mœurs – celui qui nous intéresse ici – cela se traduisait par une affectation de débauches exquises, par l'affichage de vices aussi originaux que possible (mais hélas, la gamme en est vite épuisée !), par des fanfaronnades de névroses extravagantes. On peut dire, sans crainte de se tromper, que pour un homosexuel d'aujourd'hui (j'entends pour un homosexuel « moyen », c'est-à-dire pour celui qui n'est ni prostitué, ni malade, ni travesti dans un cabaret spécialisé), son principal souci est d'affirmer en toutes circonstances, et face à tout le monde, qu'il est « normal », c'est-à-dire que son goût sexuel est un goût naturel, et ne fait nullement de lui un être abject ni une erreur de la création. Or, pour un homosexuel de 1900, au moins dans les milieux cultivés et mondains, la seule façon de faire accepter et excuser sa nature, s'il ne pouvait pas la dissimuler, c'était au contraire d'en exagérer le côté anormal, de poser au Byzantin ou au prince de la Renaissance, de boire l'éther ou de fumer l'opium, de s'afficher avec des bagues de chrysoprase et de cornaline à tous les doigts, et de se faire une réputation de « monstre » ce qui, à cette époque, constituait le dernier mot du chic et du dandysme.

Certes, je généralise. Certes, l'employé de bureau homosexuel qui tremblait d'être découvert et renvoyé ; certes, le soldat homosexuel pour qui le scandale signifiait la prison et le conseil de guerre ; certes, l'ouvrier, le valet de chambre, le cocher homosexuels ne portaient ni bagues ni manteaux doublés en peau de lion (comme celui qu'arborait, avec une exquise simplicité, le comte Robert de Montesquiou). Et même, à n'en pas douter, la bourgeoisie, en son ensemble beaucoup moins évoluée qu'aujourd'hui, surtout en province, abhorrait, détestait, vomissait l'homosexualité beaucoup plus qu'elle ne le fait maintenant. L'hypocrisie des mœurs était plus implacable, et la solitude de ceux de nos semblables qui n'avaient pas la chance d'appartenir à l'aristocratie ou au monde des lettres et du théâtre était affreuse.

Mais il n'en reste pas moins que c'est alors que, pour la première fois depuis l'Antiquité romaine, on vit des hommes oser affirmer leurs mœurs non-conformistes et, presque, s'en glorifier.



Aujourd'hui, ce qu'on appelle le « Tout-Paris » se compose essentiellement d'écrivains, d'acteurs, d'artistes, mêlés à des aristocrates et à des bourgeois de grande fortune. Rien de tel en 1900 : alors existait encore cette chose suprême, exquise, prestigieuse, inaccessible, qu'on appelait le « Monde-Monde », celui des duchesses et des princes royaux, qui régnait sur les élégances, qui exerçait sur la

bourgeoisie une attraction magique, et qui ne s'entrouvrait qu'à peine aux littérateurs les plus « arrivés » et aux artistes les plus « mondains » (2).

Et ce qu'aimait le « Monde-Monde », le reste de la société finissait, tôt ou tard, par l'aimer ; et les modes du « Monde-Monde », à la longue, s'imposaient jusqu'aux provinces les plus reculées.

Or, précisément, le « Monde-Monde » donnait furieusement dans le genre décadent, la névrose et la monstruosité raffinée.

Les héros littéraires qui expriment le mieux cette atmosphère particulière sont, en France, le duc de Fréneuse du roman de Jean Lorrain, **Monsieur de Phocas**, et le duc des Esseintes du roman de Huysmans, **A rebours** (je dis bien en France, car l'Angleterre, qui vivait alors sa « fin de siècle » sous le nom de « Naughty Nineties », a le personnage créé par Oscar Wilde, **Dorian Gray**, proche cousin de M. de Phocas et de Des Esseintes).

Des Esseintes ne nous intéresse ici que médiocrement, à la fois parce que sa névrose ne touche que très peu au domaine d'Arcadie, et parce que son auteur, Joris-Karl Huysmans, ne fut nullement arcadien. L'atmosphère où baigne **A rebours** est le satanisme, la messe noire, l'occultisme, beaucoup plus que la sodomie ou le mauvais lieu.

Il va de soi, je le note ici en passant, que les névroses sexuelles font souvent bon ménage avec les névroses mystiques, et le mythe platonicien de l'Androgyne, originel semble avoir hanté un certain nombre de cerveaux fêlés en cette époque « fin de siècle ». Le Sâr Péladan, ce fameux magicien mystagogue, écrivit, « à la gloire de l'Androgyne et de la Gynandre », une sorte d'épopée philosophico-mystique, illisible, intitulée **La Décadence latine**, boursoufflée et hermétique (3).

Le héros de Jean Lorrain, M. de Phocas, alias le duc de Fréneuse, ne donne pas dans les messes noires ni les mythes ésotériques, mais, par contre, aime fréquenter les rôdeurs de banlieue, les marlous, les acrobates de cirque, autant que les duchesses morphinomanes et les artistes fous. En fait, nulle part il n'est dit que M. de Phocas soit homosexuel ; mais il ressemble trop à l'auteur, Jean Lorrain lui-même, pour qu'il soit difficile de transposer ce qui doit être transposé, et de replonger dans leur atmosphère véritable les débauches de ce personnage extraordinairement « byzantin » et « fin de siècle » (4).

L'on me pardonnera de citer, de ce roman, qui date de 1901, quelques passages, car ils éclairent mieux que ne saurait le faire une longue étude ce monde morbide et malsain où naquit, voici quelque soixante ans, le terrible et détestable snobisme de l'homosexualité.

Jean Lorrain a eu à cœur de multiplier les notations par lesquelles il met en relief la maladie mentale de son héros, aristocrate désœuvré et richissime, très représentatif de ce « Monde-Monde » décadent qui caractérise la haute société de la « Belle Epoque ». M. de Phocas a, entre autres, l'obsession des yeux verts, et recherche obstinément un certain regard glauque dont il rêve, et qu'il poursuit jusque dans les coûteuses transparences des pierres précieuses et des émaux orfévres, mais aussi sur les visages les plus divers.

« Rats d'opéra, lys du Rat mort, mondaines frêles aux museaux de rongeurs, j'ai eu dans ma vie des ballerines impubères, des duchesses émaciées, douloureuses et toujours lasses, des mélomanes et des morphinées, des banquières juives aux yeux plus en caverne que ceux des rôdeurs de banlieue, et des figurantes de music-hall qui, à souper, versaient de la créosote dans leur Roederer ; et j'ai même eu les insexués des tables d'hôte de Montmartre, et jusqu'à de fâcheuses androgynes. Comme un snob et comme un mufler, j'ai aimé les petites filles anguleuses, effarantes

et macabres, le ragoût de phénol et de piment des chloroses fardées et des invraisemblables minceurs. » (5).

Ce passage offre, en même temps qu'un échantillon psychologique, un exemple de cette repoussante « écriture artiste », tarabiscotée, précieuse, pleine de mots étranges et recherchés, qui fut la plaie et le germe de mort de cette littérature 1900 ; même Huysmans est souvent illisible aujourd'hui, à cause de ce style si apparenté à celui des bouches de métro ; et qui peut lire sans rire les chroniques de Maugis dans les Claudine de Colette, ces chroniques de Maugis dues précisément à la plume de Willy, l'un des plus intrépides « mil-neuf-centistes » ?

Mais revenons à M. de Phocas.

Admirons ce morceau de bravoure, cette évocation d'une nuit de cauchemar engendrée par une névrose envahissante.

« Toute la nuit, d'étranges reptiles à bec de cigogne, des crapauds ailés, comme des chauves-souris, puis d'énormes scarabées au ventre entrouvert tout grouillant d'helminthes et de vers, des enfants nouveau-nés s'effilant en sangsues, et d'atroces imaginations d'insectes et d'infusoires ont pullulé dans les rideaux de mon lit... Je doublerai ma dose de bromure ce soir. » (6).

Imaginons, dans cette atmosphère, les fantaisies sexuelles de M. de Phocas ; sadisme, masochisme s'y mêlent au milieu des parfums orientaux, des fumées d'opium et des vapeurs d'éther. Au bout de tout cela, la folie, le suicide, ou alors la prison, ou encore le monastère, comme pour Huysmans. Jamais la chair n'a été plus triste, la sexualité plus exacerbée et plus stérile.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que de telles œuvres littéraires traduisaient la réalité d'un certain monde, et que, par réciprocité, elles ancrèrent la vogue de semblables névroses dans les milieux les plus divers. Que de dépravations morbides dont un M. de Phocas ou un Des Esseintes furent responsables !

J'ai dit, tout à l'heure, que cette société décadente affectionnait les décadences en général, celles de Rome et de Byzance en particulier. Il va de soi que les orgies romaines, les fantaisies de Néron et de Tibère, sont alors à la mode (c'est l'époque de Quo Vadis et des Derniers jours de Pompéi). On se plaît à prêter aux personnages de l'Antiquité des états d'âme « fin de siècle ». Le bizarre, grandiloquent et émouvant poème que d'Annunzio a consacré aux amours de l'empereur Dioclétien et du beau Saint Sébastien, ce poème que Debussy a mis en musique, et qui constitue, en somme, un des chefs-d'œuvre du théâtre lyrique « mil neuf cent », est très caractéristique de cet anachronisme volontaire des mœurs (7).

Le sublime du genre, dans ce domaine, est atteint par l'inénarrable romancier Jean Lombard, un autodidacte prétentieux qui poussait l' « écriture artiste » jusqu'aux ultimes bornes du ridicule, et qui se spécialisait dans le byzantinisme.

Son roman **L'Agonie** se situe sous le règne d'Elagabale, l'Empereur romain érotomane, qui s'habillait en femme et se faisait sodomiser en public. Héros idéal pour les détraqués de la « Belle Epoque », l'Androgyne mystique, l'Homme-Femme divin.

Et les lecteurs de 1901 purent lire ceci :

« Elagabalus [était] vautre sur un lit porté par des colonnes d'or, des coussins jaunes aux pieds, des étoffes jaunes sous les reins, la face comme vermeille du reflet d'une couleur jaune partout épandue, du sol poudré d'or au plafond noyé d'or. Une forte odeur de safran les saisit. Des Mages immobiles se dressaient dans les pénombres ; s'agitaient des officiers qu'à leur vulgarité on aurait dit s'échapper des lieux mal famés de Rome, sans leur robe de soie traînante et leurs bijoux. L'Empereur était presque nu, les jambes ballantes, sa virilité exposée, et quelquefois un des familiers

la baisait comme dévotieusement, pendant que les autres grailonnaient d'un gros rire. Par-dessus les épaules, les Brundusiniens virent Elagabalus se placer obscènement, et le couvrir un jeune homme qu'il appelait son divin époux. » (8).

(Je dois dire que ce passage, pour pimenté qu'il soit, n'est pas aussi ébouriffant, pour le style, que d'autres de Jean Lombard, dont voici le genre habituel : « *Ses bagues étincelaient ; l'agrafe de sa tunique traînante jetait des confiscations ; ses chaussures crépitaient d'éclairs de pierres fines serties, juste au-dessus du pied, en un joyau où l'ivoire, la turquoise et l'or entrelaçaient des floraisons contournées* » (9). Ailleurs, il est question d'une « *cascade de pierreries violacées, bleuissantes, rubéfiantes* », d'une porte « *dont s'écarte en un trou blanc la draperie surplombante* », de crapauds « *dont les flaccidités goitreuses auraient remué sous des transparences de marécages limoneux* ». En comparaison, le style de Jean Genet paraît presque sain.)

II. — HORTENSIAS BLEUS ET TRICOTS VERT-POMME

Sans aller aussi loin que Jean Lombard et Jean Lorrain dans la voie de la déviation psychologique, l'atmosphère raréfiée, étouffante, malsaine de la vie mondaine de 1900 créait d'autres types inquiétants d'homosexuels, dont le héros de Marcel Proust, M. de Charlus, est un bon exemple.

Il ne saurait du reste être question, dans cette brève esquisse historique, que de « situer » Marcel Proust et M. de Charlus dans leur cadre.

Sodome et Gomorrhe, l'œuvre essentielle de Proust où tombent les masques et où M. de Charlus se révèle tel qu'il est, ne parut qu'en 1922 ; Le Temps retrouvé, où triomphe l'homosexualité sous son aspect le plus âpre, en 1927. Il est hors de doute que Proust n'eût pas pu faire paraître de telles pages avant la guerre de 1914. Leur influence, qui fut immense, conjointement avec celle du Corydon de Gide (dont la diffusion date de 1924), sur le développement ultérieur de la littérature d'inspiration homosexuelle, et qui marque une date essentielle dans l'histoire de l'homosexualité, n'entre donc pas dans le cadre de la présente étude : elle concerne, non pas la « Belle Epoque » de 1900, mais cette autre époque, extravagante et passionnante, qui fut celle des « années 20 », du « Bœuf sur le Toit », du jazz et des chapeaux cloches.

Toutefois, Marcel Proust avait accumulé les notes pour son grand roman bien avant la guerre de 1914, et l'action de Sodome et Gomorrhe se situe vers 1910, à la fin de notre « Belle Epoque ».

Qui est donc M. de Charlus ?

C'est, avant tout, un authentique fleuron du « Monde-Monde », ce Monde où le jeune Proust s'essouffait à pénétrer, qu'il singeait et vénérait tout en le caricaturant dans son œuvre en gestation.

M. de Charlus, qui descend de Charlemagne, est caractérisé par deux traits : sa morgue aristocratique insolente et hautaine, et ses soudaines et imprévues tendresses pour tel ou tel cocher, tel ou tel valet de pied ou tel ou tel garçon laitier. Longtemps le lecteur est laissé dans l'incertitude à son sujet, puis, au début de **Sodome et Gomorrhe**, voici qu'il apparaît brusquement en pleine lumière. Le narrateur surprend par hasard une scène étrange, du haut d'un escalier où il s'est posté pour attendre le retour du duc et de la duchesse de Guermantes dans leur hôtel particulier. L'ancien giletier Jupien, qui demeure près de l'hôtel de Guermantes, et M. de Charlus, qui vient en visite, se croisent par hasard dans la cour. (Il convient de noter qu'ils sont l'un et l'autre quadragénaires.)

« Face à face dans cette cour où ils ne s'étaient certainement jamais rencontrés (M. de Charlus ne venant à l'hôtel Guermantes que l'après-midi, aux heures où Jupien était à son bureau), le baron ayant soudain largement ouvert ses yeux mi-clos, regardait avec une attention extraordinaire l'ancien giletier sur le seuil de sa boutique, cependant que celui-ci, cloué subitement sur place devant M. de Charlus, enraciné comme une plante, contemplant d'un air émerveillé l'embonpoint du baron vieillissant. Mais, chose plus étonnante encore, l'attitude de M. de Charlus ayant changé, celle de Jupien se mit aussitôt, comme selon les lois d'un art secret, en harmonie avec elle. Le baron, qui cherchait maintenant à dissimuler l'impression qu'il avait ressentie, mais qui, malgré son indifférence affectée, semblait ne s'éloigner qu'à regret, allait, venait, regardait dans le vague de la façon qu'il pensait mettre le plus en valeur la beauté de ses prunelles, prenait un air fat, négligent, ridicule. Or Jupien, perdant aussitôt l'air humble et bon que je lui avais toujours connu, avait – en symétrie parfaite avec le baron – redressé la tête, donnait à sa taille un port avantageux, posait avec une impertinence grotesque son poing sur la hanche, faisait saillir son derrière, prenait des poses avec la coquetterie qu'aurait pu avoir l'orchidée pour le bourdon providentiellement survenu. Je ne savais pas qu'il pût avoir l'air si antipathique. Mais j'ignorais aussi qu'il fût capable de tenir à l'improviste sa partie dans cette sorte de scène des deux muets, qui (bien qu'il se trouvât pour la première fois en présence de M. de Charlus) semblait avoir été longuement répétée ; on n'arrive spontanément à cette perfection que quand on rencontre à l'étranger un compatriote avec lequel alors l'entente se fait d'elle-même, le truchement étant identique, et sans qu'on se soit pourtant jamais vu.

Cette scène n'était, du reste, pas positivement comique ; elle était empreinte d'une étrangeté, ou, si l'on veut, d'un naturel, dont la beauté allait croissant. M. de Charlus avait beau prendre un air détaché, baisser distraitemment les paupières, par moment il les relevait et jetait alors sur Jupien un regard attentif. Mais (sans doute parce qu'il pensait qu'une pareille scène ne pouvait se prolonger indéfiniment dans cet endroit, soit pour des raisons qu'on comprendra plus tard, soit enfin par ce sentiment de la brièveté de toutes choses qui fait qu'on veut que chaque coup porte juste, et qui rend si émouvant le spectacle de tout amour), chaque fois que M. de Charlus regardait Jupien, il s'arrangeait pour que son regard fût accompagné d'une parole, ce qui le rendait infiniment dissemblable des regards habituellement dirigés sur une personne qu'on connaît ou qu'on ne connaît pas ; il regardait Jupien avec la fixité particulière de quelqu'un qui va vous dire : « Pardonnez-moi mon indiscretion mais vous avez un long fil blanc qui pend dans votre dos », ou bien : « Je ne dois pas me tromper, vous devez être aussi de Zurich, il me semble bien vous avoir rencontré souvent chez le marchand d'antiquités ». Telle, toutes les deux minutes, la même question semblait intensément posée à Jupien dans l'œillade de M. de Charlus, comme ces phrases interrogatives de Beethoven, répétées indéfiniment, à intervalles égaux, et destinées – avec un luxe exagéré de préparations – à amener un nouveau motif, un changement de ton, une « rentrée ». Mais justement la beauté des regards de M. de Charlus et de Jupien venait, au contraire, de ce que, provisoirement du moins, ces regards ne semblaient pas avoir pour but de conduire à quelque chose. Cette beauté, c'était la première fois que je voyais le baron et Jupien la manifester. Dans les yeux de l'un et de l'autre, c'était le ciel, non pas de Zurich, mais de quelque cité orientale dont je n'avais pas encore deviné le nom, qui venait de se lever. Quel que fût le point qui pouvait retenir M. de Charlus et le giletier, leur accord semblait conclu, et ces inutiles regards n'être que des préludes rituels, pareils aux fêtes qu'on donne avant un mariage décidé. Plus près de la nature encore – et la multiplicité de ces

comparaisons est elle-même d'autant plus naturelle qu'un même homme, si on l'examine pendant quelques minutes, semble successivement un homme, un homme-oiseau ou un homme-insecte, etc. – on eût dit deux oiseaux, le mâle et la femelle, le mâle cherchant à s'avancer, la femelle – Jupien – ne répondant plus par aucun signe à ce manège, mais regardant son nouvel ami sans étonnement, avec une fixité inattentive, jugée sans doute plus troublante et seule utile, du moment que le mâle avait fait les premiers pas, et se contenant de lisser ses plumes. Enfin l'indifférence de Jupien ne parut plus lui suffire ; de cette certitude d'avoir conquis, à se faire poursuivre et désirer, il n'y avait qu'un pas et Jupien, se décidant à partir pour son travail, sortit par la porte cochère. Ce ne fut pourtant qu'après avoir retourné deux ou trois fois la tête qu'il s'échappa dans la rue où le baron, tremblant de perdre sa piste (sifflant d'un air fanfaron, non sans crier « au revoir » au concierge qui, à demi-saoul et traitant des invités dans son arrière-cuisine, ne l'entendit même pas), s'élança vivement pour le rattraper. Au même instant où M. de Charlus avait passé la porte en sifflant comme un gros bourdon, un autre, un vrai celui-là, entra dans la cour. Qui sait si ce n'était pas celui attendu depuis si longtemps par l'orchidée, et qui venait lui apporter le pollen si rare sans lequel elle resterait vierge ? Mais je fus distrait de suivre les débats de l'insecte, car au bout de quelques minutes, sollicitant davantage mon attention, Jupien (peut-être afin de prendre un paquet qu'il emporta plus tard et que, dans l'émotion que lui avait causée l'apparition de M. de Charlus, il avait oublié, peut-être tout simplement pour une raison plus naturelle), Jupien revint, suivi par le baron. Celui-ci, décidé à brusquer les choses, demanda du feu au giletier, mais observa aussitôt : « Je vous demande du feu, mais je vois que j'ai oublié mes cigares ». Les lois de l'hospitalité l'emportèrent sur les règles de la coquetterie : « Entrez, on vous donnera tout ce que vous voudrez » dit le giletier, sur la figure de qui le dédain fit place à la joie. La porte de la boutique se referma sur eux et je ne pus plus rien entendre. J'avais perdu de vue le bourdon ; je ne savais pas s'il était l'insecte qu'il fallait à l'orchidée, mais je ne doutais plus, pour un insecte très rare et une fleur captive, de la possibilité miraculeuse de se conjoindre, alors que M. de Charlus (simple comparaison pour les providentiels hasards, quels qu'ils soient, et sans la moindre prétention scientifique de rapprocher certaines lois botaniques, et ce qu'on appelle parfois fort mal l'homosexualité) qui, depuis des années, ne venait dans cette maison qu'aux heures où Jupien n'y était pas, par le hasard d'une indiscretion de Mme de Villeparisis, avait rencontré le giletier et avec lui la bonne fortune réservée aux hommes du genre du baron, par un de ces êtres qui peuvent même être, on le verra, infiniment plus jeunes que Jupien et plus beaux, l'homme prédestiné pour que ceux-ci aient leur part de volupté sur cette terre : l'homme qui n'aime que les vieux messieurs. » (10).

Le narrateur se glisse alors dans une boutique vide, contiguë à celle de Jupien, pour surprendre la conversation intime de celui-ci et de M. de Charlus. La situation est des plus invraisemblables, mais seule ici importe la scène entendue par le narrateur. « Je n'osais bouger. Le palefrenier des Guermantes, profitant sans doute de leur absence, avait bien transféré dans la boutique où je me trouvais une échelle serrée jusque-là dans la remise, et si j'étais monté j'aurais pu ouvrir le vasistas et entendre comme si j'avais été chez Jupien même, mais je craignais de faire du bruit. Du reste, c'était inutile ; je n'eus même pas à regretter de n'être arrivé qu'au bout de quelques minutes dans ma boutique. Car, d'après ce que j'entendis les premiers temps dans celle de Jupien et qui ne furent que des sons inarticulés, je suppose que peu de paroles furent prononcées. Il est vrai que ces sons étaient si violents que, s'ils n'avaient pas été toujours repris un octave plus haut par une plainte parallèle, j'aurais

pu croire qu'une personne en égorgeait une autre à côté de moi et qu'ensuite le meurtrier et sa victime ressuscitée prenaient un bain pour effacer les traces du crime. J'en conclus plus tard qu'il y a une chose aussi bruyante que la souffrance, c'est le plaisir, surtout quand s'y ajoute – à défaut de la peur d'avoir des enfants, ce qui ne pouvait être le cas ici malgré l'exemple peu probant de la Légende Dorée – des soucis immédiats de propreté. Enfin, au bout d'une demi-heure environ (pendant laquelle je m'étais hissé à pas de loup sur mon échelle afin de voir par le vasistas que je n'ouvris pas), une conversation s'engagea. Jupien refusait avec force l'argent que M. de Charlus voulait lui donner...

« Pourquoi avez-vous votre menton rasé comme cela ? » dit-il au baron d'un ton de câlinerie. « C'est si beau, une belle barbe ! ». « Fi ! C'est dégoûtant », répondit le baron. Cependant il s'attardait encore sur le pas de la porte et demandait à Jupien des renseignements sur le quartier. « Vous ne savez rien sur le marchand de marrons du coin, pas à gauche, c'est une horreur, mais du côté pair, un grand gaillard tout noir ? Et le pharmacien d'en face, il a un cycliste très gentil, qui porte ses médicaments. » Ces questions froissèrent sans doute Jupien, car, se redressant avec le dépit d'une grande coquette trahie, il répondit : « Je vois que vous avez un cœur d'artichaut ! ». Proféré d'un ton douloureux, glacial et maniéré, ce reproche fut sans doute sensible à M. de Charlus, qui, pour effacer la mauvaise impression que sa curiosité avait produite, adressa à Jupien, trop bas pour que je distinguasse bien les mots, une prière qui nécessiterait sans doute qu'ils prolongeassent leur séjour dans la boutique et qui toucha assez le giletier pour effacer sa souffrance, car il considéra la figure du baron, grasse et congestionnée sous les cheveux gris, de l'air noyé de bonheur de quelqu'un dont on vient de flatter l'amour-propre, et, se décidant à accorder à M. de Charlus ce que celui-ci venait de lui demander, Jupien, après des remarques dépourvues de distinction telles que : « Vous en avez un gros pétard ! », dit au baron d'un air souriant, ému, supérieur et reconnaissant : « Oui, va, grand gosse ! » (11).

Après ce départ en fanfare vers Sodome, la suite de l'œuvre de Proust nous offrira bien d'autres renseignements sur l'homosexualité mondaine de la « Belle Epoque », et notamment sur les relations entre grands seigneurs et garçons du peuple (on se rappelle la magnifique phrase : « Dans cette vie romanesque, anachronique, l'ambassadeur est ami du forçat, le prince, avec une certaine liberté d'allures que donne l'éducation aristocratique... s'en va conférer avec l'apache... » (12). Plus tard, dans un passage du Temps retrouvé, qui se situe pendant la guerre de 1914, Proust nous initiera aux sordides promiscuités des bains de vapeur, des maisons de rendez-vous où M. de Charlus se procure de vigoureux soldats en permission. Mais, encore une fois, tout cela nous entraîne un peu loin de l'époque de 1900.



Il ne faudrait surtout pas que cette évocation du « Monde-Monde » à la « Belle Epoque » se bornât à des citations d'œuvres littéraires.

Rien n'est plus délicat, en effet, que de tenter de peindre une société d'après des romans. Il y a toujours un décalage sensible entre la réalité et la fiction, soit que la littérature exagère ou synthétise la réalité, soit qu'au contraire, elle reste en-deçà, par conformisme, timidité ou manque de clairvoyance.

En tout cas, dans le cas précis de Proust, nous savons par d'innombrables études qu'il travaillait « d'après nature », et que ses personnages sont – savamment dosés,

mêlés, transposés, masqués, mais reconnaissables aux initiés – empruntés aux salons que fréquenta Proust lui-même avant la guerre de 1914.

Il est, certes, inutile et vain de chercher à définir qui fut le vrai M. de Charlus, qui le vrai Saint-Loup, qui le duc de Châtellerauld. Mais il est hors de doute que les divers traits qui composent la physionomie de ces personnages furent empruntés par Proust à des êtres de chair et de sang. M. de Charlus d'abord, c'est à bien des égards Proust lui-même, le Proust qui, au témoignage de Maurice Sachs, hantait assez sinistrement l'équivoque établissement de bains de la rue Boissy-d'Anglas, où un certain Albert, qui serait le Jupien du roman, lui fournissait des partenaires musclés aux allures d'apaches (13). On a cité aussi un baron Doazan, dont le goût pour les cochers et les valets de chambre se retrouverait chez M. de Charlus (14).

On a cité surtout l'extravagant, éblouissant et insupportable comte Robert de Montesquiou, le poète aristocrate, auteur des Hortensias Bleus, qui avait, de Charlus, la morgue nobiliaire, l'orgueil hypertrophié, l'insolence et l'homosexualité. Il ne faut pas trop chercher, dans ses poèmes, la trace de ses goûts particuliers, bien que, selon Willy, ils aient « furieusement le genre tante ». Ce personnage hautain et déconcertant, qui s'affichait avec un curieux mélange de provocation et de timidité, mourut un peu avant Proust, déjà oublié, après avoir tout fait pour créer une légende — à grands coups de « mots », d'attitudes, de procédés publicitaires d'un goût douteux, de décors fabuleux (ainsi le lit de sa chambre à coucher, en forme de dragon chinois avec des yeux électriques qu'un mécanisme faisait s'allumer au passage des visiteurs) (15), sans parvenir à dissimuler toujours une sensibilité exacerbée et une profonde délicatesse.

M. Guillot de Saix, qui l'a bien connu, ainsi que Proust, me contait sur lui cette anecdote authentique, qui illustre bien sa réputation d'insolence voulue et calculée. Il vivait avec un « trop joli » Argentin, nommé Gabriel de Yturri, qui l'adorait (16) ; or, un soir, Montesquiou donnait, chez lui, en sa « Maison Rose » du Vésinet, une conférence sur un recueil de poèmes qu'il venait de publier ; à un moment donné, Proust se rapprocha du bel Argentin. Montesquiou s'interrompit, le toisa et cria : « Les mains sur la table ! ». C'était l'homme qui faisait scandale en quittant la salle dans les maisons les plus princières si on ne lui avait pas donné le pas sur tout le monde, ambassadeurs compris. Lorsque son Argentin mourut, Il porta son deuil « comme une veuve », mais à la fin de sa vie, il courait les vespasiennes du côté de l'Ecole Militaire : ce trait a peut-être inspiré Proust pour peindre

M. de Charlus restant des heures d'affilée dans les « pistières » du boulevard.

Une des plus typiques anecdotes du roman de Proust, parce qu'elle illustre surtout ce rapprochement des classes sociales par l'homosexualité qui fut une des idées préférées de Proust, est celle du duc de Châtellerauld : « Il y avait quelqu'un qui, ce soir-là comme les précédents, pensait beaucoup au duc de Châtellerauld, sans soupçonner du reste qui il était ; c'était l'huissier (qu'on appelait dans ce temps-là l'aboyeur) de Mme de Guermantes. Quelques jours auparavant, l'huissier de la princesse avait rencontré aux Champs-Élysées un jeune homme qu'il avait trouvé charmant, mais dont il n'avait pu arriver à établir l'identité. Non que le jeune homme ne se fût montré aussi aimable que généreux. Toutes les faveurs que l'huissier s'était figuré avoir à accorder à un monsieur si jeune, il les avait au contraire reçues. Mais M. de Châtellerauld était aussi froussard qu'imprudent. Il était d'autant plus décidé à ne pas dévoiler son incognito qu'il ignorait à qui il avait affaire : il aurait eu une peur bien plus grande, quoique mal fondée, s'il l'avait su. Il s'était borné à se faire passer pour un Anglais, et à toutes les questions passionnées de l'huissier, désireux de

retrouver quelqu'un à qui il devait tant de plaisir et de largesses, le duc s'était borné à répondre, tout le long de l'avenue Gabriel, « I do not speak French ».

Or voici que, quelques jours plus tard, le duc de Châtellerauld assiste à une soirée chez la princesse de Guermantes. Ayant à répondre à tous les sourires, à tous les bonjours de la main qui lui venaient du salon, il n'avait pas aperçu l'huissier. Mais, dès le premier instant, l'huissier l'avait reconnu. Cette identité qu'il avait tant désiré d'apprendre, dans un instant il allait la connaître. En demandant à son « Anglais » de l'avant-veille quel nom il devait annoncer, l'huissier n'était pas seulement ému, il se jugeait indiscret, indélicat. Il lui semblait qu'il allait révéler à tout le monde (qui pourtant ne se douterait de rien) un secret qu'il était coupable de surprendre de la sorte et d'étaler publiquement. En entendant la réponse de l'invité, « le duc de Châtellerauld », il se sentit troublé d'un tel orgueil qu'il resta un instant muet. Le duc le regarda, le reconnut, se vit perdu, cependant que le domestique, qui s'était ressaisi et connaissait assez son armorial pour compléter de lui-même une appellation trop modeste, hurlait avec l'énergie professionnelle, qui se veloutait d'une tendresse intime, « Son Altesse Monseigneur le duc de Châtellerauld ! » (17).

(Maurice Sachs affirme que cette anecdote du duc de Châtellerauld était authentique, à quelques détails près, et que le héros – l'huissier – en aurait été ce même Albert qui, plus tard, joua un rôle si complaisant aux bains de la rue Boissy-d'Anglas. Cela confirmerait que les personnages de Proust sont bien des personnages ayant réellement vécu, et c'est pourquoi son œuvre est si précieuse pour la connaissance des mœurs de son temps.) (18)

A vrai dire, de tous les personnages réels ayant vécu dans cette atmosphère de serre qu'était le « Monde-Monde » vers 1900, le plus étonnant, celui qui ressemble peut-être le plus à un personnage de roman, parce qu'il mit, précisément, son point d'honneur, à vivre comme un héros de fiction, fut l'écrivain Jean Lorrain (19).

Jean Lorrain, qui, de son vrai nom, s'appelait Paul Duval, était Normand, de Fécamp, et sortait d'un milieu de bourgeoisie très aisée. C'était, physiquement, une sorte de colosse, aux cheveux blonds et aux gros yeux bleus, non dépourvu d'une espèce de charme brutal, et doté d'une santé de fer.

Malheureusement, il avait une nette propension à la névrose, se complaisait dans l'évocation des choses malsaines et morbides, et était, en outre, inverti ; transplanté de Fécamp dans le milieu désœuvré du Paris mondain de la Belle Epoque, fêté et riche, c'en était assez pour en faire la figure la plus flamboyante qui se puisse imaginer.

Il avait la passion des pierres précieuses (on se rappelle les passages de Monsieur de Phocas que j'ai cités plus haut) ; il se couvrait les doigts de bagues, de cornalines, d'opales, de pierres de lune, d'améthystes, se teignait les cheveux, et dit-on même, les poudrait parfois d'or. Infiniment snob, il se donnait pour tâche principale de scandaliser les duchesses, et se fâchait presque si elles ne se scandalisaient pas ; ses fréquentations, comme celles du M. de Charlus du roman de Proust, mais plus dangereusement encore, étaient soit des princesses et des vicomtesses, soit des rôdeurs de barrière. Son homosexualité était la fable des chansonniers, des revuistes, des caricaturistes ; il y prenait plaisir. Ainsi, un jour, ayant à inviter à déjeuner un très respectable et très digne homme de lettres, il l'amena dans un restaurant de la rue du Bac, très « collet monté », très « rive gauche », fréquenté par des ecclésiastiques, des vieilles dames, des lecteurs du Figaro ; puis, pendant tout le temps du repas, il raconta à très haute voix des anecdotes épouvantables, jusqu'à faire fuir les douairières et les pieux prélats, troublés dans la digestion de leurs

homards et de leurs Saint-Honoré, pour terminer, au moment du dessert, en déclamant ces deux vers de son invention :

*J'ai couché cette nuit entre deux débardeurs
Qui m'ont débarrassé de toutes mes ardeurs !...*

Au reste, Jean Lorrain avait la répartie prompte. Un jour, un journaliste très laid lui demandait, assez insolemment : « Est-il vrai, Monsieur, que vous soyez pédéraste ? » — « Si on vous le demande », lui répliqua Lorrain, « répondez que je ne vous ai pas fait de proposition. On vous croira, Monsieur, on vous croira. »

(Il se fit cependant une fois bel et bien damer le pion par l'acteur De Max, ce Roumain naturalisé français, également grand fanfaron d'homosexualité, qu'il détestait. Voici l'histoire.

De Max, qui avait, dit-on, le genre « rasta », se fardait à outrance et vivait entouré d'une invraisemblable cour d'adorateurs hystériques, qui allaient jusqu'à acheter ses poils quand il s'épilait (!). De Max, donc, s'était fait surnommer par Jean Lorrain, à cause des fleurs dont il raffolait, « Ce Monsieur aux Camélias ». Notons du reste que De Max, en échange, appelait Jean Lorrain « Jehanne la bonne Lorraine ».

Or, un soir, dans les coulisses d'un théâtre, Jean Lorrain reçut dans la figure un coup de sac à main lancé par une jeune femme à qui, je crois, il avait refusé un rôle dans une de ses pièces. Le lendemain, tout Paris parlait des gifles reçues par Jean Lorrain, et De Max eut le plaisir de lui envoyer sa carte ainsi libellée :

« Le Monsieur aux Camélias adresse ses condoléances à la Dame aux Giroflées. »)
(20).

L'exhibitionnisme de Jean Lorrain mettait parfois ses amis dans des situations délicates. Ainsi, ce jour, à Marseille, où l'on jouait une pièce tirée du roman de Colette, Claudine. Jean Lorrain avait demandé à Willy, le mari de Colette, de lui réserver quelques billets et avait fait savoir qu'il enverrait quelqu'un les chercher.

Au milieu du dîner, dans le hall somptueux de l'Hôtel de Noailles, plein de gens en toilette de soirée, le maître d'hôtel vint prévenir Willy qu'un ami de M. Jean Lorrain demandait à lui parler. Willy, sans méfiance, répondit : « Faites-le entrer ! ». Et alors, raconte Willy : « Je vis entrer un géant, sans linge, en tricot vert-pomme, qui se dandinait lourdement. D'une voix de basse, généreusement timbrée, il prononça : « Pardon, excuse, si je vous dérange pendant la nourriture, c'est rapport aux places pour voir jouer Clodine.

— Oui... non... c'est-à-dire...

— Eh, va bien ! Je suis le petit de Jin.

Je me hâtai de signer les entrées, que le colosse emporta, toujours bourlinguant comme une chaloupe qui lutte contre le gros temps, toujours suivi par les regards stupéfaits et réprobateurs de l'assistance. J'envoyais au diable in petto, Lorrain et son invraisemblable messenger, tandis que Mlle Polaire murmurait : « Vrai, c'est ça son petit ami ? Je voudrais savoir comment que sont les grands ! » (21).

Avec cela, il n'est pas utile, je pense, de préciser les goûts de Jean Lorrain. Les maquerelles du Vieux Port le connaissaient bien, et le fournissaient, comme elles disaient, en « bôs cierges ».

Malheureusement, ces goûts l'entraînèrent très loin, dans des hôtels borgnes, sur les fortifications ; il se fit dévaliser, attaquer, mais M. Guillot de Saix m'affirme que, chez lui, la volupté n'était atteinte que par la terreur et le sentiment du danger.

Si seulement il n'eût pas eu d'autres goûts néfastes ! Mais il buvait l'éther, comme les héros de ses romans, et mourut, l'estomac brûlé, en 1906, âgé tout juste de cinquante ans, après plusieurs années de véritable martyre.



En voilà assez, je pense, pour cette catégorie très « 1900 » d'homosexuels : les aristocrates détraqués. Elle survit, grâce à la littérature, grâce à Proust, grâce à Jean Lorrain, grâce un peu à Huysmans, dans le préjugé populaire. L'homosexualité considérée comme une sorte d'intoxication mondaine, parallèlement à l'opiomanie, à l'éthéromanie, mêlée en proportions variables au sadisme, au masochisme, au narcissisme, l'homosexualité « monstrueuse et fulgurante », qui traîne encore dans les ouvrages de plate vulgarisation à arrière-goût de scandale, c'est en cette « Belle Époque » qu'il faut en chercher l'origine.

III. — JEUNESSE, O JEUNESSE...

Mais c'est également alors qu'apparaît, encore timidement, un autre type d'homosexuels, qui découle un peu du précédent, mais qui s'en différencie assez nettement : l'homosexuel-éphèbe fardé.

A son origine, nous trouvons, bien entendu, le goût des adolescents (tandis que les Jean Lorrain, les Marcel Proust aimaient les hommes virils). Et je ne peux qu'évoquer ici ce qui a été tant de fois décrit : l'éphébophilie, se parant des nuances délicates de la poésie grecque, l'invocation à Socrate, à Platon, puis à Anacréon, bientôt aux pages de la Renaissance, aux mignons d'Henri III. Le public accepte tout cela, bien mieux certes que les colosses en tricot vert-pomme et « Jehanne la Bonne Lorraine » ou les Charles ventripotents.

Et puis, il y a, en cette époque 1900, cette attirance très nette vers l'Antiquité, dont j'ai déjà parlé à propos des décadences romaines, mais qui s'étend aussi à la Grèce. C'est l'heure où fleurissent partout les faunes, les nymphes, les satyres chèvrepieds, les dryades, tout un bric-à-brac mythologique de la dernière fadeur, et qui dissimule au fond surtout un désir, assez morbide, de mêler la volupté la plus décadente à la blancheur des marbres et à la fraîcheur des sources (le Prélude à l'Après-midi d'un Faune de Debussy est de 1892, les Chansons de Bilitis de Pierre Louys de 1894, Aphrodite de 1896).

Les amateurs d'adolescents ont donc alors un alibi tout trouvé. Si, plus tard, vers 1925, la mode sera, grâce à Abel Hermant, aux blonds étudiants d'Eton, elle est, vers 1900, aux pâtres grecs. En Angleterre, Oscar Wilde glorifie magnifiquement les éphèbes antiques, tout en se compromettant avec les éphèbes modernes, en attendant d'aller décortiquer les cordages goudronnés de la prison de Reading.

En France, c'est un aristocrate, Jacques d'Adelswärd-Fersen, qui se spécialise dans cette littérature néo-grecque.

Assez peu de nos contemporains connaissent l'œuvre poétique de ce descendant du Fersen de Marie-Antoinette, qui fut célèbre en son temps, cette « Belle Époque » de 1900, non seulement par ses vers, mais surtout par la catastrophe qui le frappa en 1903, par la vie qu'il mena ensuite à Capri, et par sa mort mystérieuse et si typiquement « arcadienne ~ (22).

Jacques d'Adelswärd aimait les adolescents ; il les aimait jusqu'à organiser chez lui, avenue de Friedland, des petites soirées aux lumières voilées et aux assistants dévoilés, seize ans, dix-huit ans, l'âge critique !

Ce qui devait arriver arriva : dénonciation, arrestations, procès pour « excitation habituelle de mineurs à la débauche », et peine de prison ferme, après tentative de suicide manqué.

Ce fut un beau scandale dans Paris ; les salons se fermèrent définitivement devant Adelswärd (la condamnation d'Oscar Wilde, triste précédent, datait de huit ans auparavant) ; seules, quelques voix s'élevèrent pour défendre le malheureux ; finalement, il quitta la France et se fixa à Capri, où il se lia avec le baron Krupp, qui avait les mêmes goûts que lui.

Il fit, au cours d'un voyage à Rome, la connaissance d'un adolescent divinement beau, Nino Cesarini, et se mit à vivre avec lui. Malheureusement, la sœur de Jacques d'Adelswärd-Fersen avait épousé le marquis de Bugnano, député de Naples, qui le tracassa de mille manières et finalement le fit expulser de Capri. Puis il revint, retrouva Nino... et, un beau soir, s'empoisonna à la cocaïne à l'issue d'un repas sur les terrasses.

Ce personnage, assez voyant du reste (Charles-Louis Philippe parle de ses corsets, de ses bracelets, de ses bijoux, de ses soies, de ses velours et ses cheveux blonds...), s'adonnait à la poésie, une poésie assez particulière, excessivement fade et parfois puérile, mais qui, tout compte fait, doit plaire à ceux qui y retrouvent leurs propres émois :

*Grèce, ô rivage clair, patrie du doux soleil,
O mère des parfums, des gaîtés et des roses,
Toi que les voyageurs saluent toujours à cause
Du souvenir épars de tes coteaux vermeils,
Tu ne créas jamais de ton ciseau splendide
Une statue plus belle ou un enfant plus blond
Que le berger Daphnis dont sur le Pélion
J'ai gardé les troupeaux et les rêves candides ;
Pendant des jours d'oubli, à l'ombre de son cœur,
J'ai goûté la langueur d'adorer sans le dire,
O moi qui frissonnais rien qu'à le voir sourire,
Il partit, ignorant de ma lourde douleur !
Car, depuis qu'il est loin, que j'ai perdu son charme,
Je suis comme un héros retenu prisonnier,
Mes membres sont d'argile et mes yeux ont brillé
Sans pouvoir ressaisir la poignée de mes armes.
...Grèce, ô rivage clair, patrie du doux soleil,
Rends à ma nostalgie, à mon désir qui chante,
Le berger, l'enfant blond dont la beauté me hante,
Et dont les yeux sont purs encore plus que ton ciel (23).*

Avec de tels goûts, certes, on ne saurait mieux faire que d'aller s'installer sur les rives de la Méditerranée : c'est moins dangereux, et plus ensoleillé, que Paris ou Londres.

C'est ce qu'avait compris l'étonnant baron de Gloeden, dont Roger Peyrefitte a conté l'histoire dans **Les Amours singulières**, ce baron de Gloeden qui avait tout quitté, sa famille, sa patrie allemande, pour vivre à Taormine, au milieu des éphèbes siciliens, qu'il passait son temps à photographier, nus ou presque nus, couronnés de myrte et de jasmin dans des paysages de rêve... Ces images courent encore les albums et les boutiques de modèles. A la fin de sa vie, sa réputation était telle que de très illustres personnages – une Altesse impériale, et même, s'il faut en croire Roger Peyrefitte, une Éminence – venaient lui acheter ses œuvres d'art, voire – qui sait ? – lui louer ses modèles, comme le prince Auguste- Guillaume de Hohenzollern, qui fit chez lui la connaissance d'un jeune savetier, beau comme un dieu, dont il s'éprit.

Mais, hélas, il n'est pas donné à tout le monde de jouer les Adelswärd et les Gloeden, et d'aller vivre sur les rochers de Taormine ou de Capri.

Pour tous les autres amateurs d'adolescents, après avoir lu les vers douceâtres de Jacques d'Adelswärd, après s'être enivrés à la pensée des pâtres grecs ou siciliens, force était bien de se rabattre sur de moins radieux adolescents, descendus, non pas de l'Olympe ou du Mont Ida, mais de Pantin ou de Belleville.

Et, de là à avoir recours aux jeunes gens, moins poétiques, plus équivoques, mais plus aisés à se procurer, qui évoluent dans les salons élégants, distingués, racés, et de sexe assez indéterminé, il n'y a qu'un pas. François Porché parle quelque part de ce contraste entre la Grèce antique et l'Angleterre victorienne, entre les dialogues de Platon à l'ombre des platanes, accompagnés du murmure de la source et du chant des cigales, et leurs laborieuses contrefaçons londoniennes du temps d'Oscar Wilde, avec ortolans, chambertin, sièges dessinés par William Morris et la brume épaisse pesant sur les croisées (24).

Tout le drame est là... On voudrait un Alcibiade, on n'a qu'un Jim Smith ou un Alfred Douglas.

Et finalement on se retrouve avec une « petite merveille » à cheveux blonds, « la raie à droite, un teint comme celui de Luce, des yeux bleus de petite Anglaise... » : c'est la description, par Colette, du gentil Marcel, le beau-fils de Claudine, dans **Claudine à Paris** (1901). Malheureusement, quelques années plus tard, la « petite merveille » commence à se farder, à se déhancher, à se décolorer les cheveux, aura des ennuis avec un Charlie Gonzalès, se fera dévaliser par des truqueurs (le mot existait déjà), vivra dans un studio drapé de panne rose, parsemé de coussins de brocart d'or et d'argent, se fera peindre en costume de dame byzantine. Il se fera traiter à l'Institut esthétique, se passionnera pour l'eau de coing, la lanoline stérilisée, le benjoin, puis pour un militaire de la caserne du Château d'Eau, « une petite âme de pensionnaire ».

C'est, d'ailleurs, à la même veine littéraire qu'appartiendra, en 1910, le héros du roman de Binet-Valmer, **Lucien**. Certes, Colette ne saurait se comparer à Binet-Valmer pour le talent ; mais il n'est pas sans intérêt que ce soit, précisément, à la fin de cette « Belle Epoque » qu'apparaisse le plus implacable, le plus dur, le plus cruel des réquisitoires contre cette homosexualité fardée et efféminée.

Lucien est une pénétrante analyse du cas d'un jeune inverti – aussi pénétrante, mais avec un tout autre angle de prise de vue, que celle de Proust. Proust, au fond, sympathise avec son M. de Charlus, s'identifie avec lui ; Binet-Valmer méprise son **Lucien**, mou, veule, lâche, vaniteux, qui ratra tout, sa vie, son œuvre littéraire, son suicide même, qui n'aura pas un seul beau geste, pas une seule réaction saine. Là encore, on nous offre le portrait d'un efféminé : « *la peau très fine, blanche, sans une rougeur ni une tache, des formes rondes, la poitrine dépourvue de poils – et un peu grasse au niveau des seins, de belles épaules, des reins cambrés...* » « *Et cette élégance précieuse de la toilette, et cette poitrine bombée, et ces gestes craintifs et maniérés, cette façon féminine d'être assis de côté sur la chaise... et surtout ce regard fuyant, ce regard coupable !* ».

Le portrait est dur, mais il est fidèle. Et c'est d'autant plus inquiétant que Binet-Valmer connaît toutes les théories scientifiques, et sait que son héros est une victime plus qu'un monstre.

Mais il ne peut pour autant sympathiser avec lui. Il le plaint, mais il ne s'illusionne pas sur ses défauts.

Cette attitude annonce les prises de position ultérieures d'un Willy, d'un François Porché et prépare pour notre génération une forme nouvelle et perfide de persécution, le mépris.

Cela aussi, c'est un héritage de la « Belle Epoque ».

Le responsable de cette attitude, c'est bien le personnage du « Petit Monsieur », que décrira Francis de Miomandre ; c'est, dans l'atmosphère non plus tellement de la Belle Epoque 1900 que de l'après-guerre 1920, le triomphe du genre androgyne, illustré par les dessins de Cocteau, par les sirupeuses proses d'Axiéros et de la revue *Inversion* (25), et éternisé par le préjugé populaire. Ainsi en 1951, Paul Reboux décrira encore en ces termes une soirée chez des homosexuels :

« *En des verres à pied fragiles, ils boivent du rossoli, de la crème d'angélique, du kummel mauve. Les liqueurs coulent, roses, vertes, lilas. Sur les divans de velours gris pâle garnis de coussins noirs, des groupes se forment, qu'on distingue mal tant la lumière est tamisée. On s'offre des cigarettes. Les unes sont parfumées au Chypre, d'autres au santal, d'autres ont un pétale de rose collé au papier.* » (26).

Si une telle description est outrée au point d'en être grotesque, il convient cependant de ne pas oublier que ce cliché stéréotypé de l'homosexuel a toujours cours, comme une vérité première, dans un grand nombre de milieux. Dans ***Le Dernier Sabbat*** de Maurice Sachs, Philippe Monceau raconte qu'en 1944, dans la prison de Hambourg où il fut enfermé, ses codétenus français refusaient de croire que son ami Martel était homosexuel, uniquement parce qu'ils l'avaient vu se battre. L'idée, en eux, qu'un homosexuel est forcément une « Topette » était tellement ancrée que l'évidence même n'arrivait pas à les convaincre du contraire.

Certes, il y a, il y a toujours eu des homosexuels efféminés, chiffonniers, parfumés, des demi-femmes. Mais ce qui nous importe ici, c'est que leur type s'est imposé en littérature pendant la « Belle Epoque », et qu'aujourd'hui ils en conservent comme un parfum d'archaïsme démodé absolument « inactuel ». Les homosexuels représentatifs d'aujourd'hui sont d'un tout autre style, solides garçons, sortis des dessins de Jean Bouillet, athlètes à l'américaine, jeunes faux mâles en blouson de cuir et blue-jeans que le cinéma divinise (27).



Il nous reste encore à évoquer une autre catégorie d'homosexuels, dont les lettres de noblesse littéraires datent, elles aussi, de cette féconde époque 1900 : je veux, cette fois, parler d'André Gide.

André Gide, qui naquit en 1869, avait, en 1900, plus de trente ans ; ***Les Nourritures Terrestres***, qui sont de 1897, avaient déjà fait vibrer des résonances toutes différentes de celles qui composaient la symphonie littéraire de la fin de siècle ; on y entend le murmure des sources, le bruissement du vent dans les palmiers, le chant de la flûte arabe dans les oasis. Ceux qui connaissaient l'auteur savaient mettre des visages sur les noms grecs évoqués dans ces pages, toujours ce recours, exceptionnellement réussi cette fois, à l'hellénisme et à l'éphébisme ; mais quelle différence d'optique par rapport à un Wilde ou un Adelswärd-Fersen !

1902 : ***L'Immoraliste***. Quelle nouveauté dans la littérature ! Tout le charme des ***Nourritures Terrestres***, l'air pur, le soleil d'Afrique, les sous-bois humides de la Normandie à l'automne ; quel contraste avec les salons fleuris de tubéreuses et les brûle-parfums du duc des Esseintes ou de M. de Phocas ! Songeons que le héros, Michel, se baigne nu dans une source, près d'Amalfi : et quelle vibration dans le style, quel appétit de vie, de jouissance !

« Dans une anfractuosité des rochers... une source claire coulait. Elle retombait ici même, en cascade, assez peu abondante il est vrai, mais elle avait creusé sous la cascade un bassin plus profond où l'eau très pure s'attardait. Par trois fois j'y étais venu, m'étais penché, m'étais étendu sur la berge, plein de soif et de désirs. J'avais contemplé longuement le fond de roc poli, où l'on ne découvrait pas une salissure, pas une herbe, où le soleil, en vibrant et en se diaprant, pénétrait. Ce quatrième jour j'avan ai, résolu d'avance, jusqu'à l'eau plus claire que jamais, et, sans plus réfléchir, m'y plongeai d'un coup tout entier. Vite transi, je quittai l'eau, m' tendis sur l'herbe, au soleil. Là, des menthes croissaient, odorantes ; j'en cueillis, j'en froissai les feuilles, j'en frottai tout mon corps humide, mais brûlant. Je me regardai longuement, sans plus de honte aucune, avec joie. Je me trouvais, non pas robuste encore, mais pouvant l'être, harmonieux, sensuel, presque beau. » (28).

Pas plus qu'une étude sur Proust, le présent essai n'est une monographie de Gide. Il importe cependant de faire ressortir tout ce que cet art, qui apparaissait pour la première fois sous forme romanesque dans **L'Immoraliste**, avait de révolutionnaire, de bouleversant au milieu des palmiers en pot, des tentures et des meubles laqués de la Belle Epoque. Car voici que le héros, ce Michel, un philologue, un chartiste, non content de s' brouer nu dans l'eau fraîche des fontaines, éprouvait on ne savait quel  moi à contempler les jeunes Arabes de Biskra, puis les petits gars normands en train de vider un étang poissonneux... A les contempler seulement ? Voire ! Nous savons bien, maintenant, gr ce à **Si le Grain ne meurt** et   **Et nunc Manet in Te**, que c'est alors que Gide commençait à s'abandonner avec ivresse à son goût pour les adolescents. Mais cela, les lecteurs de **L'Immoraliste** l'ignoraient, et ne l'auraient probablement pas admis. Il suffit que ces lecteurs de 1902 aient trouvé sous leurs yeux des pages comme celle-ci :

« *C'était un lieu plein d'ombre et de lumière, tranquille, et qui semblait comme à l'abri du temps, plein de silences et de frémissements, bruit léger de l'eau qui s'écoule, abreuve les palmiers, et d'arbre en arbre fuit, appel discret des tourterelles, chant de flûte dont un enfant jouait. Il gardait un troupeau de chèvres ; il était assis, presque nu, sur le tronc d'un palmier: il ne se troubla pas à notre approche. »*

Ce chevrier nu jouant de la flûte, c'est, certes, une version à peine retouchée des bergers de l'Arcadie antique. Mais en est-ce une version innocente ? Notre héros se plaît un peu beaucoup en la compagnie de ces enfants.

« *Bientôt, j'en connus un grand nombre, je causais avec eux longuement, j'apprenais leurs jeux, leur en indiquais d'autres... »*

Singulier passe-temps pour un professeur au Collège de France, que de contempler le jeune Lachmi grimper au haut d'un palmier, « agilement, laissant sous son manteau flottant voir une nudité dorée ».

Gide se trahit presque, même, en un endroit du livre. La scène se passe à Taormine.

« *Je m'étais mis debout dans la voiture pour causer avec le cocher. C'était un petit Sicilien de Catane, beau comme un vers de Théocrite, éclatant, odorant, savoureux comme un fruit.*

— *Com'  bella la signora ! » dit-il d'une voix charmante en regardant s'éloigner Marceline.*

— *Anche tu sei bello, ragazzo ! » répondis-je, et, comme j'étais penché vers lui, je n'y pus tenir, et bientôt, l'attirant contre moi, l'embrassai. Il se laissa faire en riant.*

— *I Francesi sono tutti amanti » , dit-il.*

— *Ma non tutti gli Italiani amati » , repartis-je en riant aussi.*

Je le cherchai les jours suivants, mais ne pus parvenir à le revoir. »

Une telle scène revêt, dans l'histoire de l'homosexualité, une importance qui saurait être difficilement exagérée. Certes, elle n'inaugure pas le goût pour les adolescents italiens. Le baron de Gloeden n'avait pas attendu de lire Gide pour s'installer à Taormine. Mais elle lui donne, en quelque sorte, droit de cité dans la vie courante, ou plutôt le lui rend, après vingt siècles de christianisme et de règne exclusif de la femme. *L'Immoraliste* annonce *Si le grain ne meurt*, prépare *Corydon*, rend possibles pour l'avenir *Les Amitiés particulières*. Le soleil, la jeunesse même des garçons, leur beauté, l'appel ou le rappel, à point nommé, des grands ancêtres grecs, tout cela dissimule le scandale auprès du public de 1902, alors que l'évocation de relations avec des adolescents français aurait risqué de se terminer aussi mal que les jeux d'Oscar Wilde ou de Jacques d'Adelswärd.

Gide poussa son avantage, en portant sur la scène en 1904, dans *Saül*, l'amour d'un vieillard pour un adolescent, et, simultanément, l'amour réciproque de deux adolescents. La pièce est dédiée à De Max, ce qui était déjà tout un programme ! C'est, me semble-t-il, la première pièce nettement et essentiellement homosexuelle de notre répertoire ; elle reste l'une des meilleures. La scène où le vieux roi, caché derrière un rideau, écoute, rongé d'angoisse, de désir et de jalousie, le dialogue amoureux des deux jeunes garçons, dont l'un est son fils, est d'une beauté poignante. La déclaration d'amour du jeune Jonathan au jeune David, inspirée certes de Phèdre, atteint au classicisme :

« Ah Daoud, je voudrais laisser tomber ces royautés à terre Je voudrais m'étendre à terre et dormir... Ah, que ne suis-je comme toi gardien de chèvres, nu sous une toison de brebis, dans l'air libre ! — que tu es beau, David ! — Je voudrais avec toi me promener sur la montagne. De mon sentier tu écarterais chaque pierre ; à midi nous baignerions nos pieds las dans l'eau fraîche, puis nous nous coucherions dans les vignes. Tu chanterais. Je t'exagérerais mon amour... » — Et le vieux roi, caché derrière sa tapisserie, soupire, comme en écho, « oui ! », en attendant de s'élancer, comme fou, au moment où David prend Jonathan dans ses bras.

Quel contraste entre cette poésie charnelle, mais saine, drue, colorée, et les malsaines floraisons du « style artiste » !

IV. — LES RÉGALS FAISANDÉS DU NATURALISME

André Gide, Marcel Proust, Colette, Jean Lorrain, voilà de bien grands noms de la littérature, et leur prestige même pourrait nous inciter à quelque perplexité quant à leur valeur purement « documentaire » pour l'étude de leur époque. Le débat n'est pas près d'être clos sur la foi qu'il convient d'ajouter aux romans pour l'histoire des mœurs. Miroirs fidèles ou verres déformants ? En tout cas, plus une œuvre offre de qualités proprement littéraires, plus il convient d'être prudent dans son utilisation à des fins historiques.

Mais il existe une autre catégorie d'écrits, ce que l'on serait tenté d'appeler la « non-littérature », qui ne figurent même pas en annexe dans les manuels et qui n'ont pas droit à la mémoire de la postérité.

Or, c'est parfois dans ces œuvres de deuxième ou troisième zone que se trouvent consignés des aspects de la vie qu'on chercherait vainement ailleurs ; et, en parallèle avec ce que Georges Bourgin appelait « les archives des obscurs », on pourrait intituler cette production, médiocre mais vivante, la « littérature des obscurs ».

Le trait le plus caractéristique de ce genre d'écrits est de porter à leur paroxysme, avec un manque surprenant de goût et d'esprit critique, les défauts généraux du style

de leurs contemporains. C'est dire que, pour la « Belle Epoque », la fioriture « artiste », la recherche, le clinquant pseudo érudit, y atteignent des proportions insensées. Mais ne nous laissons pas rebuter par ces peu engageantes perspectives, et abordons cet aspect peu connu de la « Sodome » fin de siècle.

Précisément, Sodome et Gomorrhe sont en grande faveur auprès de ces littérateurs, chez qui la pudibonderie s'accommode fort bien, en général, d'une recherche assez poussée de l'« effet » érotique. Les mots « immonde », « pervers », « révoltant », « infâme » fleurissent à toutes les pages, mais n'excluent pas des descriptions fort précises, destinées sans nul doute à inspirer aux lecteurs une saine horreur du vice.

Dans **Charlot s'amuse**, de Paul Bonnetain (29), le récit larmoyant des mésaventures d'un pauvre orphelin s'agrémente d'un anticléricalisme sans lequel ce tableau des mœurs de la « Belle Epoque » aurait été, on en conviendra, incomplet.

Du point de vue littéraire, **Charlot s'amuse** se situe par les séquelles du mouvement « naturaliste », dont on pourrait le croire une parodie caricaturale, si le sérieux de l'auteur n'excluait toute pensée de plaisanterie. Il faut tout le mauvais esprit d'un lecteur du milieu du XXe siècle pour trouver matière à rire dans cette « tranche de vie » (qui n'est pas sans rapports avec la célèbre Entrecôte) essentiellement émouvante. En fait, rien n'y manque : l'hérédité alcoolique et syphilitique, l'enfance misérable, la mort du père dévoré par les rats dans un égout, l'émotion atroce ressentie lors du grand-guignolesque transfert du cercueil, l'apprentissage du « vice » chez les Frères de la Doctrine chrétienne, le scandale, la crise nerveuse, les habitudes solitaires dans les bois, les avilissantes aventures avec des prostituées, la liaison avec la putain au grand cœur, l'abandon final, le suicide... L'accent est constamment mis sur l'aspect ignoble des choses et des êtres, et la lecture de cette repoussante et grandiloquente thèse provoque ensemble la nausée et le rire.

Bien entendu, l'homosexualité en tant que telle y est entièrement ignorée, et n'apparaît que sous la forme de la « pédérastie » à laquelle se livrent les Frères, dans une émulation immonde. Du reste, le « vice » auquel l'auteur s'attaque avec tant de véhémence et... de secrète complaisance est, beaucoup plus que la pédérastie elle-même, l'onanisme, qui nous est présenté sous les plus noires couleurs, comme dans les études cliniques du professeur Tardieu. L'emploi des mots « scientifiques », caractéristique du style naturaliste, ajoute à l'aspect sordide de l'œuvre : « *Inflammation du rectum... affection catarrhale complexe de la portion prostatouréthrale du canal... irritation propagée de proche en proche jusqu'au méat...* » (p. 254), voilà, n'est-il pas vrai, de belle littérature ! Moralité : ne soyez pas fils d'une nymphomane dégénérée et d'un alcoolique, sinon vous vous adonnerez à l'onanisme, et vous deviendrez fou, comme tous les onanistes.

Si j'ai développé cette analyse de **Charlot s'amuse** c'est d'abord parce que ce roman fut, en 1884, l'objet d'une poursuite pour outrage aux bonnes mœurs qui se termina par un acquittement – date mémorable dans l'histoire de la jurisprudence en cette matière – et surtout parce que, dans ce réquisitoire contre les « ignobles nymphomanes ensoutanés », apparaît tout un aspect de la vie homosexuelle sur lequel la « Belle Epoque » nous a laissé peu de témoignages : la vie dans les pensionnats, internats, collèges, tout ce que la littérature du milieu du XXe siècle exploitera au contraire jusqu'à satiété.

A la même classe appartient, bien que plus jeune de vingt ans, le roman de Jean Bose, **Le Vice marin** (30), qui est à la Marine nationale ce que **Charlot s'amuse** est aux Frères de la Doctrine chrétienne. Le caractère conventionnel et puéril de l'intrigue est le même : le héros de l'histoire est, comme Charlot, orphelin ; comme lui, il est en butte dès son jeune âge aux séductions non plus d'un ecclésiastique,

mais des officiers de marine pédérastes ; mais, à l'inverse de Charlot, il résiste aux tentations et se refuse toujours au « vice marin ».

Le style, s'il se peut, est encore plus torturé et prétentieux que celui de Paul Bonnetain. Ainsi, dès sa première nuit à bord du vaisseau-école Moskova, le garçon entend « *des bruits inquiétants qui parviennent à ses oreilles, des bruits pareils à des murmures de caresses, de baisers, quelque chose de nouveau pour lui, d'effarant, qui le trouble et l'angoisse, remplit son âme de terreur, de honte et de dégoût...* » (p. 16). La nuit suivante, ce sont des visions « *d'images monstrueuses accouplées, de silhouettes phalliques, tout un défilé d'horreurs onaniques et crispées, disparaissant bientôt dans un chaos d'ordures* » (p. 19). Plus tard, le capitaine de Manciet, éperdu d'amour, se roule aux genoux du trop beau garçon : « *Voyons, mon petit Alain, mon joli petit mousse, aie pitié de ma souffrance, vilain méchant...* ». Mais Alain ne l'entend pas ainsi : « *Il est horrible et comique, effarant et monstrueux. Ses mains de pieuvre (!) étreignent mes bras et mes jambes... Alors, à coups d'ongle, je laboure son visage de démon ; avec mes dents, j'arrache des morceaux de sa chair empoisonnée...* » (p. 103).

Là encore, j'ai tenu à citer **Le Vice marin** parce que cette œuvre plus que médiocre – ridicule (surtout si l'on songe que le récit est présenté comme le « journal » d'Alain, jeté par lui à la mer dans une bouteille après un naufrage) constitue à divers titres un document sur les mœurs homosexuelles aux environs de 1900.

A travers des exagérations évidentes et maladroitement, il contient certainement des éléments authentiques sur la vie des marins, notamment pendant les longues navigations d'alors. Jean Bose, il est vrai, ne dissimule pas sa haine de l'armée, et ses affirmations en sont quelque peu affaiblies : dans « *ces petits bagnes que sont les bateaux de guerre en campagne* », règne uniformément, selon lui, « du haut en bas l'épouvantable tyrannie du plus fort sur le plus faible » (la censure de 1905 était moins chatouilleuse sur l'atteinte au moral de l'armée que celle de 1959 !).

Mais il y a une résonance d'authenticité dans la description du curieux couple, intitulé « Elle » et « Lui », que le héros connaît à Toulon : « Elle » est un Parisien androgyne « à la peau mate et douce, aux gestes las, aux yeux cernés » ; « Lui » est une brute, fils d'une prostituée et d'un matelot du Havre. Or, ces deux étranges marins arrondissent leur pécule de notable façon : le soir, « Elle » se prostitue dans un hôtel meublé de la rue Courbet, et « Lui » rançonne les victimes, généralement des officiers de marine.

Bien entendu, la « mise en l'air » et l'« entaulage » sont de tous les temps, et je n'ai pas la naïveté de considérer comme une découverte cette anecdote toulonnaise ; il suffit pour s'en convaincre, de feuilleter les comptes rendus des tribunaux correctionnels et des Cours d'assises. A Paris, c'est le boulevard Bourdon qui était, paraît-il, le centre de ces activités inquiétantes. *Quantum mutatus ab illo...* ! (31). Mais la littérature vers 1900, n'affectionnait pas encore le « milieu » qui, Jean Genet aidant, tient aujourd'hui une place de plus en plus grande dans les œuvres consacrées à l'homosexualité, et à ce titre Jean Bose peut être considéré un peu comme un précurseur.

Si **Le Vice marin** ne verse pas, comme Charlot s'amuse, dans le Jargon scientifique, nous retrouvons celui-ci dans Les Invertis – le titre en dit long ! – d'Armand Dubarry (32), qui illustre de façon caricaturale une autre tendance de la littérature de la « Belle Epoque » : le roman mondain. Ici, rien de sordide ni d'anarchiste : nous sommes chez des cousins des héros de Marcel Proust. Mais le héros, « *en possession d'organes génitaux régulièrement conformés, n'accusant aucune atrophie, n'avait pourtant pas les signes caractéristiques extérieures de son défaut*

psycho-pathologique... » (p. 34). Qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! Au reste, ce monsieur, tout en s'habillant « *en bas de soie avec jarrettières roses au-dessus des genoux, en corset de satin bleu...* » aime les éphèbes, et ses mamelles distillent « *une sécrétion lactée intermittente* ».

Tout cela serait de nul intérêt et de nulle conséquence si Armand Dubarry – dont l'œuvre fut beaucoup lue en son temps – n'avait eu l'ambition de faire de son livre une véritable encyclopédie de la pédérastie : la moitié du volume est consacrée à des digressions sur l'histoire et la géographie de ce « vice », dans un style à la fois pudibond et cocardier du plus curieux effet : « *Dieu merci, notre armée ne connaît pas ces abaissements immondes, et du simple pioupiou coureur de bonnes au général en chef, tout le monde y crie Vive la femme ! en même temps que Vive la France !* » (p. 149). Du reste, en France, Armand Dubarry ne voit guère comme invertis que les amateurs de Wagner, « *esthètes barbus, néo-mystagogues, et malades exceptionnels...* » des rastaquouères « *rachitiques, faciles à nombrer, gâtés par l'onanisme et des paillards épuisés en quête d'excitants* ».

Cette prose délirante est intéressante comme témoignage de l'attitude d'une certaine catégorie d'esprits, qui, à toutes les époques, refusent de voir autour d'eux les réalités qui leur déplaisent (comme cette dame qui, vers 1925, définissait la France d'avant 1914 comme « *sans invertis et sans nègres* »). Elle montre aussi comment l'hyper-patriotisme, qui préparait dès longtemps la fameuse « revanche » et qu'on ne saurait omettre dans un tableau de la « Belle Epoque », pénétrait jusque dans le domaine de la sexualité, ce qui explique qu'après la guerre de 1914-1918 le cosmopolitisme et la liberté des mœurs aient simultanément explosé, comme des forces trop longtemps comprimées.

Je me contenterai, par contre, malgré son titre, de citer **Sodome** d'Henri d'Argis (33), parce que ce livre, préfacé par Verlaine, est sensiblement antérieur, dans son esprit, à l'époque qui fait l'objet de notre étude. Il est intéressant cependant, d'abord en raison de son style, qui est beaucoup moins mauvais que celui d'un Bonnetain, d'un Bose ou d'un Dubarry, ensuite et surtout parce qu'il présente la liaison – chaste, il est vrai – d'un homme et d'un adolescent de dix-sept ans en termes assez délicats : « *ce ne fut ni le vice, ni la débauche, ni l'obscénité ; ce fut l'amour planant encore confusément sur eux...* » (p. 263). Quant à la valeur documentaire de cette histoire, elle ne saurait être mise en doute, puisqu'elle est inspirée par la propre aventure de Verlaine et de Rimbaud.

Et, pour en terminer avec ces « marges » de la littérature, j'évoquerai la figure falote de cet Achille Bécasse, dit Achille Essebac, auteur de **Dédé** (1901) et de **Luc** (1902), romans éphébiques de la dernière fadeur, et auquel Roger Peyrefitte a fait la grâce imprévue d'une résurrection a nihilo par quelques paragraphes doux-amers de **L'Exilé de Capri**.

Quant à Georges Eekhoud et à Binet-Valmer, nous les retrouverons plus loin sur notre chemin.

V. — L'ART ET LA VIE

La littérature, pour importante qu'elle soit, ne saurait dispenser l'historien des mœurs de recourir à des sources d'information plus directes, chroniques, mémoires et faits divers.

Et c'est surtout pour tenter de comprendre ce qui fut la vie, en 1900, des centaines de milliers d'homosexuels « normaux », ni spécialement efféminés, ni névrosés, ni

amateurs d'adolescents, de ces homosexuels « normaux » qui retiennent peu, et pour cause, l'attention des écrivains, que nous devons fermer les livres.

On en voit bien, de-ci, de-là, dans la littérature, tel le discret huissier de la princesse de Guermantes, dans le roman de Proust, qui tombe si gentiment amoureux du duc de Châtellerauld sans le connaître. Mais, dans l'ensemble, il faut nous contenter de les évoquer, de les imaginer.

J'aime beaucoup citer, comme exemple de ce genre d'amitié homosexuelle virile, les pages où Colette, dans **Ces Plaisirs**, parle de son ami, le poète, qu'elle ne nomme pas, et de son compagnon « le petit », si digne, si lumineux. Il est vrai que ce texte est bien postérieur à la « Belle Epoque ».

Mais j'ai eu la surprise de trouver un passage presque aussi beau sous la plume inattendue de Charles-Louis Philippe, qui n'était nullement homosexuel. Ces lignes mémorables parurent dans le Canard Sauvage du 1er août 1903, à propos du procès de Jacques d'Adelswärd-Fersen.

« Je me souviens, un soir d'automne, dans mon enfance, de deux trimardeurs assis au bord d'un fossé. Ils se passaient un bras autour du cou, ils s'approchaient bien près l'un de l'autre, ils se pressaient les mains et s'embrassaient. La vie leur était dure comme un grand trimard, mais ils unissaient leur cœur. Ils n'avaient pas de femme, pas de mère, pas de frère ; alors chacun d'eux fut pour l'autre une femme, une mère et un frère. J'avais quinze ans – on apprend beaucoup de choses au collège. Je compris. Je me dissimulai derrière une haie pour qu'ils ne puissent pas me voir, et je sus qu'il était bien qu'un homme fût pour un autre... Il est des hommes au grand cœur que la Nature a confondus et qui portent cette étrange passion comme un fardeau. Ils n'ont besoin ni des préfaces d'Edmond Rostand ni des corsets ni des bijoux ni de la messe noire. Ils se portent avec fièvre, mais avec simplicité. Et qui de nous les condamnera ? Qui est assez hardi pour condamner son prochain dans sa chair et dans son sang ?... toute passion est bonne et grande et normale, puisqu'elle existe. »

Pour ceux-là, trimardeurs ou poètes, huissiers ou employés de bureau, les gestes de la vie quotidienne en 1900 étaient, à peu de choses près, identiques à ceux de leurs semblables d'aujourd'hui, mais quelle différence dans l'attitude psychologique ! Une clairvoyance du genre de celle de Charles-Louis Philippe était alors exceptionnelle, et rares, très rares, à coup sûr, les homosexuels de classe moyenne capables d'estimer leur nature particulière à sa juste valeur, qui n'est pas d'ordre moral, mais d'ordre biologique et sociologique (34). Or, précisément, une vue claire de ces choses est d'autant moins aisée que la démarcation est souvent mouvante entre certaines névroses sexuelles et cette forme « normale », virile et saine d'homosexualité que constitue l'attrance éprouvée par certains intellectuels pour les gens du peuple (35). L'inversion de M. de Charlus aurait pu aussi bien le conduire à de robustes et mâles amours qu'au vice. Il s'en faut de si peu de chose ! Qu'un Jean Lorrain n'ait pas été éthéromane, qu'au lieu de hanter follement les terrains vagues il ait eu une liaison durable avec un colosse, fût-il dépourvu de linge et vêtu d'un tricot vert-pomme, et loin de le ranger dans la catégorie des malades nous le considérerions comme un homosexuel « normal ». Et qui peut dire s'il entre une part de névrose dans un cas comme celui du pianiste Voyer qui, au soir du 18 juin 1880, fut surpris par la police au Bois de Vincennes alors qu'« appuyé de la main gauche sur sa canne », il avait « l'autre main appliquée d'une façon indécente sur le pantalon » d'un artilleur ? (36).

Cette difficulté est particulièrement sensible lorsqu'il s'agit de définir, en littérature, un Georges Eekhoud. Dans **Escal Vigor**, dans **Mes Communions**, que de contrastes !

D'une part, un style très fin de siècle, assez dans le genre « artiste » de Jean Lorrain ou de Huysmans, boursoufflé d'adjectifs, de mots rares, avec, en plus, une certaine lourdeur flamand ; d'autre part, un goût marqué pour les milieux populaires (poussé, cette fois, jusqu'au socialisme, sinon jusqu'à l'anarchie). Une attirance assez morbide pour les bandits, les voleurs, les assassins même, les « escarpes » comme on disait alors. Mais, par contre, rien d'« inverti » comme dans le cas de Jean Lorrain, pas de bijoux, de cheveux teints, de cannes à pommeau d'ivoire et de chaussettes de soie. L'avocat Zambelli, dans la nouvelle intitulée **Le Sublime escarpe** (37) est éperdument amoureux d'un jeune voleur, qui finalement lui sacrifie sa vie ; mais il est, lui-même, d'une irréprochable dignité.

Dans la nouvelle intitulée **Appol et Brouscard** (38), nous assistons à la passion réciproque et merveilleuse de deux bandits. Tout cela baigne dans une atmosphère de taverne flamande, de grasses plaines humides, de banlieues grises et de grandiloquence romantique, qui, vue de loin, semble très virile, et à l'examen, est en définitive bien féminine, et même assez puérile. Du courrier du cœur de faubourg, de la poésie facile sur les bons bandits, les nobles hors-la-loi et les « sublimes escarpes », c'est bien, tout compte fait, la littérature d'un homosexuel sentimental, et Gide est cent fois plus viril malgré ses petits Arabes.

Mais, après tout, où finit la virilité, où commence l'effémination ? Cela nous entraîne bien loin.

Colette raconte, dans **Ces Plaisirs**, une bien typique anecdote – qui, si j'en juge par l'allusion aux grandes moustaches, doit précisément se situer vers 1900. Elle résume, à elle seule, mieux que toute une exégèse, le drame éternel des amoureux de la virilité et elle nous montre, en somme, au naturel ce que dut être la vie d'un Marcel Proust, sortant du salon de la comtesse Greffulhe pour aller rechercher des ouvriers ou des garçons laitiers.

« Pepe était Espagnol, de noblesse ancienne, petit, assez gourmé, par timidité et laid agréablement. Il aimait sans remède le bleu, l'or, la couleur vermeille, la beauté masculine, les blonds à qui un métier manuel impose le port de la salopette de toile bleue. Pepe, accoudé vers six heures à la balustrade du métro, regardait, ensorcelé, monter de l'ombre toute la gamme des bleus, et les fûts robustes des nuques blondes.

Mais un jour, la marée de six heures qui, vidant les ateliers de métallurgie et d'électricité, verse sur Paris le myosotis avec le bleuet, l'aconit, la gentiane et la scille, mit Pepe en face d'un bleu qui n'avait pas de nom, et d'un poil d'or aveuglant, en banderole au travers d'un visage.

« Ah ! » murmura Pepe, « Vercingétorix ! ».

Il appuya ses deux mains sur son cœur enfin déchiré, et referma la bouche. Car un homme a le droit de soupirer haut : « Adèle ! » ou « Rose ! » et de baiser publiquement le portrait d'une dame, mais il lui faut étouffer les noms de Daphnis ou d'Ernest.

Pâle, ailé comme ceux qui marchent à la mort, Pepe suivit Vercingétorix. Sur le col de sa veste, dans les replis du coude et jusque sur ses galoches, le Gaulois étincelait d'une limaille toute fraîche, et parfois ses moustaches démesurées, obéissant au vent du soir, lui cravachaient presque la nuque. Il entra au « tabac » proche, d'un pas si brusque qu'il heurta Pepe. Touché par la pointe d'une moustache en mèche de fouet, Pepe chancela.

« Pardon, monsieur », dit Vercingétorix.

« Je rêve », se dit Pepe. « Ou bien c'est que je vais mourir. Il s'est excusé. Il m'a regardé. Il vient de me regarder encore une fois. Qu'ai-je à la place des genoux ?

Mes genoux ne savent pas ce qu'ils font, et pourtant j'avance, je le suis, je le... ». Il cessa de penser, parce que Vercingétorix en se retournant d'une manière gamine et pétulante, venait de lui sourire.

« Je ressentis », me conta Pepe, « cette douleur traversante qui vous avertit, dans le sommeil, qu'un songe heureux va finir. Mais je n'aurais pas pu m'arrêter de marcher. Et une demi-heure plus tard je montais, derrière Vercingétorix, une échelle-escalier, et je m'asseyais dans une petite chambre très propre, très silencieuse, où il y avait sans doute des rideaux de mousseline, car tout me paraissait blanc. Vercingétorix m'avait dit : « Asseyez-vous », et il était parti derrière une porte vitrée. Je crois que je suis resté seul longtemps. Jamais rien de pareil ne m'était arrivé. Je me disais : « Mon Dieu, s'il pouvait me tuer... Mon Dieu, s'il pouvait me tuer... » parce que je pensais déjà que c'était ce qui pouvait m'arriver de mieux. Enfin, la porte s'est ouverte, et Vercingétorix... »

Il ferma ses poings d'enfant, les frappa l'un contre l'autre « Non ! pas Vercingétorix ! plus de Vercingétorix ! Une horreur Il avait mis une chemise à faveur, décolletée... Et savez-vous quoi sur la tête ?... Une... une... J'ose à peine dire... »

Il avala sa salive, fit la mimique de la nausée :

Une couronne de roses pompon... de roses pompon avec le feuillage... Et les belles douces moustaches là-dessus ! La beauté déshonorée, la honteuse mascarade...

Comme il se taisait amèrement, je le questionnai :

« Et puis, Pepe ? après ».

« Après ? rien », dit-il étonné. « Sans doute vous trouvez mon histoire pas assez amusante. Après, je suis parti... Je lui ai laissé quelque chose, sur la table. » (38 bis). Ne nous y trompons pas, cependant. En 1900, malgré l'Exposition Universelle qui, au dire du Préfet Chiappe, avait provoqué à Paris une vague d'homosexualité inquiétante (en raison surtout, peut-être, du grand nombre d'Orientaux qui y foisonnaient) (39), l'opinion publique en son ensemble, dans la classe bourgeoise alors toute puissante, était beaucoup moins indulgente qu'aujourd'hui au non-conformisme sexuel. Lors du procès d'Oscar Wilde, qui aboutit à sa condamnation aux travaux forcés, beaucoup d'écrivains français refusèrent de signer les feuilles de protestation que d'autres, plus courageux, envoyèrent aux juges d'Angleterre. Après le procès de Jacques d'Adelswärd, la haute société de Paris lui ferma impitoyablement ses portes, et la preuve de cette intolérance, c'est que, dans le roman de Proust, M. de Charlus prend toutes sortes de précautions pour se cacher : vingt ans plus tard, il se serait fait gloire de ses mœurs dans les soirées mondaines. En ce qui concerne la loi, elle était en 1900 ce qu'elle devait être jusqu'en 1942, c'est-à-dire un peu plus libérale qu'aujourd'hui en ce qui concerne les relations avec les mineurs.

La police, qui avait à sa tête des hommes de grande distinction, agissait beaucoup moins qu'aujourd'hui dans le domaine des mœurs, et, en général, avec tact et discrétion. En 1904, sur dénonciation d'un voisin, la Brigade Mondaine arrêta, chez un peintre assez célèbre, à Montparnasse, tous les participants d'une « orgie romaine » (comme on disait en ce temps-là), orgie qui avait lieu à huis-clos et sans la participation de mineurs. Le peintre et ses amis, condamnés, firent appel, et, le 29 juin 1904, la Chambre des Appels correctionnels les acquitta, désavouant ainsi la Brigade Mondaine coupable d'avoir outrepassé ses droits. Je ne suis pas certain que les choses se passeraient de même aujourd'hui.

Toutefois, la pudibonderie d'un magistrat pouvait, tout comme aujourd'hui, gauchir la lettre de la loi dans un sens « moralisant », et introduire dans le code pénal, bien avant la loi de 1942, la notion d' « actes contre nature », si étrangère au législateur

rationaliste de 1810 : « attendu que... l'immoralité de l'acte contre-nature... est compliquée par un élément étranger à la passion naturelle d'un sexe pour l'autre et aux mouvements physiologiques de l'être humain... et qu'en effet les actes contre nature... sont avant tout des actes de perversion... » (40).

Bien entendu, lorsque des mineurs étaient en cause, les condamnations étaient aussi sévères qu'aujourd'hui, ce qui est normal après tout. L'histoire du malheureux Jacques d'Adelswärd est là pour le prouver. Et je ne parle pas des pays étrangers, où la loi était plus dure, et dans lesquels précisément les années de la « Belle Epoque » sont marquées par un redoublement des condamnations en matière de mœurs, souvent pour des arrière-raisons politiques ou autres : en Angleterre, Oscar Wilde, condamné en 1895 à trois ans de travaux forcés ; en Allemagne, le procès du prince d'Eulenburg, en 1908.

C'est en 1902 que le baron Krupp, le grand industriel allemand, se suicide pour échapper à un procès à la suite des révélations du journal Propagande sur ses mœurs dans sa villa de Capri ; en 1903, le général anglais Mac Donald se suicide à Paris, à l'hôtel Régine, pour des raisons analogues. Il est vrai que les pays étrangers n'avaient pas le monopole de ces scandales à arrière-plan politique : en 1876, la carrière du Comte de Germiny, leader du parti catholique, fut ruinée par son arrestation dans une vespasienne des Champs-Élysées (41).

Notons bien que, là comme partout, il convient de nuancer les affirmations. Ainsi, s'il est exact que, dans leur ensemble, la police et la justice faisaient preuve, à la « Belle Epoque », de discrétion et de tact, c'est pourtant en 1909 que, dans la fameuse « affaire de la rue de la Pépinière », le domestique Renaud fut condamné aux travaux forcés uniquement sur une « présomption de crime », basée sur le seul fait qu'il était homosexuel, donc amoral ! Il est vrai que ce jugement scandaleux déclencha de vives réactions dans la presse et dans le public ; mais, bien plus proche de nous, la foule de Limoges voulut lyncher Barataud, autant en raison de son homosexualité que de son crime. Les préjugés, l'hypocrisie, la sottise sont de tous les temps.



Ces progrès de l'homosexualité dans le domaine social, qui caractérisent de façon si frappante ce début du siècle, étaient évidemment conditionnés, et dans une large mesure provoqués par l'extraordinaire illumination scientifique qui, précisément alors, atteignait sa plénitude.

Si l'opinion publique, et la littérature, ont été si lentes, depuis le Moyen-âge, à revenir au bon sens en matière de sexualité, c'est que la science avait oublié, depuis l'Antiquité, les plus élémentaires vérités sur la sexualité. C'est le XIXe siècle qui assista à la renaissance dans ce domaine.

Les études de Casper, de Tardieu, de Charcot, de Magnan, pour ne citer que des Français, se situent vers le milieu du siècle ; leurs recherches, justement, aboutissent vers 1890, aux premières synthèses essentielles, celles de Chevalier, de Westphal, de Tarnowsky, de Raffalovitch, de Havelock Ellis, de Kraft-Ebing enfin. La psychopathologie sexuelle existe dès lors ; l'idée se généralise, dans tous les milieux cultivés, que l'homosexualité n'est pas un crime, mais une simple anomalie constitutionnelle, et – Magnus Hirschfeld l'affirme avec éclat et succès – une anomalie inoffensive en soi, une anomalie qui n'est ni une névrose, ni une prédisposition à la névrose, une anomalie parfaitement compatible avec une vie normale et fructueuse.

C'est sur la base de ces constatations scientifiques aujourd'hui universellement admises que sont assises les existences quotidiennes de nos contemporains homosexuels. Aussitôt que ces vérités eurent été dites, les prises de conscience ne pouvaient pas ne pas se multiplier : dès la « Belle Epoque » eurent lieu en Allemagne, les premières tentatives – bien timides certes – d'organisation homosexuelle. En tout cas, on trouve, dans le roman **Lucien** de Binet-Valmer, qui date de 1910, cette phrase caractéristique :

« *Après tout, je m'appartiens ! je ne suis pas un malade ! je ne veux pas être un malade ! J'entends ne pas gâcher toute mon existence par des plaintes et des soins inutiles !... j'ai le droit de vivre, je veux vivre ma vie !* ». Le fait que celui qui prononce cette profession de foi est le fils d'un grand psychiatre n'est pas indifférent : il prouve la relation étroite qui existe entre les découvertes scientifiques sur la sexualité et cette prise de conscience des homosexuels, amorcée aux environs de 1900, qui s'affirmera vers 1920-1925, et qui se poursuit aujourd'hui, comme le prouve l'existence d'un mouvement comme Arcadie, en plein essor depuis six ans.



Je n'ai pas la présomption, en ces quelques pages, d'avoir étudié, ni même nommé, tout ce qui, aux alentours de 1900, illustre de quelque façon le non-conformisme des mœurs.

Je n'ai pas parlé des rapports de l' « inversion », comme on disait alors, avec le goût de l'exotisme, parce qu'une telle étude nous eût entraînés trop loin, et c'est la raison pour laquelle j'ai tu le nom de Pierre Loti, entre autres (42).

Il aurait fallu également, pour être complet, étudier, à côté de la France, les pays étrangers, où le procès d'Oscar Wilde et les scandales « byzantins » de l'entourage du Kaiser mettaient l'homosexualité au premier plan de l'actualité.

Et surtout, à côté de Sodome, je n'oublie pas qu'il y a Gomorrhe, cette Gomorrhe sur laquelle les romans de Colette ouvrent des aperçus à la fois lumineux et discrets, et qu'illustrent somptueusement les admirables poèmes lesbiens de Pauline Tarn, dite Renée Vivien. Mais j'ai préféré n'en point parler que d'en trop peu dire, et pécher par abstention que par omission ou insuffisance (43).

Je n'ai pas eu d'autre ambition, dans cet essai, que de dégager les grandes lignes de l'évolution historique de l'homosexualité à la charnière du XIXe et du XXe siècles.

Dans ce domaine comme dans bien d'autres, la « Belle Epoque » de 1900 a été une période de découvertes et d'innovations. En même temps que les premiers téléphones, les premières automobiles, bientôt les premiers avions, apparaissent les premières grandes synthèses de sexologie, les premières grandes analyses psychologiques de l'homosexualité, les premières affirmations par les homosexuels de leur droit à la vie, les premières prises de conscience, en attendant les prises de position. On peut raisonnablement affirmer que, depuis la promulgation du Code Théodosien au début du Ve siècle, la vie des homosexuels n'avait jamais subi de modifications aussi profondes, du point de vue de leur intégration à la société, qu'en ce début du xx, siècle, et je n'exclus pas même de cette remarque la mise en vigueur du Code pénal, cent ans plus tôt, car cette législation raisonnable et bénigne n'avait eu aucun effet direct sur le plan qui nous intéresse ici.

Dans le domaine de l'homosexualité aussi on assiste, depuis cinquante ans, à cette « accélération de l'histoire » qui frappait Jacques Pirenne : Marcel Proust n'aurait pas osé rêver, lorsqu'il écrivait Sodome et Gomorrhe, d'un groupement aussi honnête, aussi retenu, aussi pondéré, aussi discrètement efficace qu'Arcadie ; mais ceux qui,

au milieu du XXe siècle, œuvrent pour que s'impose une conception saine, digne et raisonnable de l'homosexualité, n'oublie pas les pionniers qui, en pleine époque du « modern-style » et de l' « écriture artiste », leur ont, parfois au prix de leur réputation, voire de leur liberté, frayé la voie, qui va s'élargissant vers l'avenir.

- (1) Marc Daniel, *Hommes du grand siècle*, Paris, Arcadie, 1957, in-8
- (2) Roger Peyrefitte, dans *L'Exilé de Capri* (Paris, 1959) a évoqué en traits d'eau-forte cette société mondaine en ses rapports avec l'Arcadie éternelle
- (3) Sâr Péladan, *La Décadence latine, Ethopée*, 21 vol., 1896-1907
- (4) Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas*, 1901. L'édition citée est celle de 1929 (Paris, Albin Michel)
- (5) *Monsieur de Phocas*, p. 29
- (6) *Monsieur de Phocas*, p. 93
- (7) Pierre Nédra, *Saint Sébastien à l'Opéra*, dans *Arcadie*, n°42, juin 1957
- (8) Jean Lombard, *L'Agonie*, Paris (Ollendorf), 1901, p. 134
- (9) *L'Agonie*, p. 41
- (10) Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, chap. I
- (11) *Ibidem*
- (12) *Ibidem*
- (13) Maurice Sachs, *Le Sabbat*, 1946, p. 279
- (14) André Maurois, *A la recherche de Marcel Proust*, p. 163, 165, 316e et E. Paynaud, *Police des Mœurs*, P. 141. Voir surtout George Painter, *Marcel Proust, A Biography*, t. I, Londres, 1959
- (15) H. Bardac, *Proust et Montesquiou (souvenirs)* dans *Revue de Paris*, septembre 1948, p. 145
- (16) E. de Clermont-Tonnerre, *Robert de Montesquiou et Marcel Proust*, Paris, 1925, p. 54
- (17) Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, chap. I
- (18) Maurice Sachs, *Le Sabbat. Sur les rapports entre l'œuvre de Proust et la société qu'il fréquenta*, voir, outre l'ouvrage d'André Maurois cité plus haut, Charles Briand, *Le Secret de Marcel Proust*, Paris, 1950
- (19) Sur J. Lorrain, voir G. Normandy, *Jean Lorrain*, Paris, 1927 (collection *Vies anecdotiques et pittoresques des grands écrivains*), et G. Normandy, *Jean Lorrain intime*, Paris, 1928, ainsi que P. Léon-Gauthier, *Jean Lorrain, la vie, l'œuvre et l'art d'un pessimiste*, thèse de Sorbonne, Paris, 1938
- (20) Willy, *Le troisième sexe*, p. 137
- (21) *Id.*, p. 126
- (22) Roger Peyrefitte, dans *L'Exilé de Capri* (Paris, 1959) a magistralement évoqué la vie et l'œuvre de Jacques d'Adelswärd-Fersen. Les lignes ci-dessus étaient écrites avant la publication de ce livre dont l'importance dépasse, de beaucoup, la personnalité même de cet assez médiocre personnage.
- (23) Jacques d'Adelswärd-Fersen, *L'Hymnaire d'Adonis*, 1902
- (24) François Porché, *L'amour qui n'ose pas dire son nom*, p. 160
- (25) Willy, *Le Troisième sexe*, pp. 106-107 et 222-223
- (26) Paul Reboux, *Sens interdits*, Paris, 1951
- (27) Cette évolution de l'homosexualité vers les apparences de la virilité a été excellemment mise en relief par Rodney Garland, *Le Cœur en exil*, Paris, 1959, p. 231
- (28) André Gide, *L'Immoraliste*
- (29) Paul Bonnetain, *Charlot s'amuse*, Paris (A. Charles), 1883
- (30) Jean Bose, *Le vice marin. Confessions d'un matelot*, Paris (Pierre Douville), 1905
- (31) *Affaire Mielle, 1885 : A. Bataille, Causes criminelles et mondaines de 1885*, p. 57
- (32) Armand Dubarry, *Les Invertis (Le Vice allemand)*, Paris (Chamuel), 1896
- (33) Henri d'Argis, *Sodome*, Paris (Alphonse Piaget), 7e éd. 1888
- (34) Voir à ce sujet les phrases pénétrantes de François Porché, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, pp. 14-15
- (35) *Attirance* dont l'étude la plus complète a été faite par Rodney Garland dans *Le Cœur en exil* (trad. fr., Paris, 1959)
- (36) A. Bataille, *Causes criminelles et mondaines de 1880*, p. 150
- (37) *Dans Mes communions*
- (38) *Ibid.*

(38 bis) Colette, *Ces Plaisirs*

(39) E. Reynaud, *Police des Mœurs*, pp. 141-142

(40) Jugement de la Cour d'Appel de Bourges, 26 janvier 1905 (Dalloz, *Jurisprudence générale*, 1906)

(41) R. Peyrefitte, *L'Exilé de Capri*, pp. 29-30

(42) Sur l'homosexualité de Pierre Loti, voir G. Veher (Gérald Hervé), *Le Paradis perdu de Pierre Loti*, dans *Arcadie*, n°29 à 34 (mai-octobre 1956), et tout récemment, les *Ephémérides* de Xavier Béal, dans *Arcadie*, n°66, juin 1959, pp. 376-377

(43) Sur Renée Vivien, qui vivait au naturel les plus folles extravagances d'un *Des Esseintes*, voir *Ces Plaisirs*, de Colette

Arcadie n°69, n°70, n°71, n°72 et n°73, Marc Daniel (Michel Duchein), septembre, octobre, novembre, décembre 1959 et janvier 1960